BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1711-08.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lc2 (461)
33
C
Double
3400
M

MERCURE GALANT.

AOUST, 1711.

A PARIS,

M. DCCXI.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

*Par le Sieur Du F****

Mois
d'Aoust
1711.

Le prix est 30. sols relié en veau, & 25. sols, brochez

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, sur le Quay des Augustins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

MERCURE GALANT.

I. PARTIE.

LITTERATURE.

Extrait ou Argument de l'Iliade en forme de Table.

CEt Extrait a esté fait avec tant d'exactitude, d'ordre, & de jugement,

qu'il peut suffire pour donner une idée generale de l'Iliade d'Homere à ceux qui ne l'ont jamais leuë, il peut estre utile en mesme temps à ceux qui possedent parfaitement leur Homere, puisque c'est un tableau en racourci, ou plustost une esquice dont le trait peut quelquefois reveiller leurs idées, & leur aider à joüir plus facilement de ces peintures poëti-

ques qui occupent, & qui flattent si agreablement leur imagination; ceux qui craignent de perdre de veuë la charmante Iliade, me doivent sçavoir bon gré de leur donner en mignature le portrait de leur maistresse, c'est leur prouver assez que je ne blasme point leur attachement.

J'auray peut-estre dans la suite la mesme atten-

tion pour ceux qui ſont amoureux de Rabelais, cela dépendra du loiſir de mes amis, c'eſt à la complaiſance de l'un d'eux que j'ay obligation de cet Extrait, qui a deu eſtre auſſi ennuyeux à faire, que je le crois utile au Public.

Les chiffres qui ſont à la fin de chaque article, marquent la place & l'eſtenduë des matieres. Par exemple 1. 5. *c'eſt-à-dire,*

que l'invocation pour chanter la colere d'Achille commence au I. *vers & finit au* 5.

ARGUMENT du premier Livre.

Le Poëte invoque la Muſe pour chanter les effets pernicieux de la colere d'Achille. *Vers* I. 5.

Sujet de la colere d'Achille. *vers* 6. 11.

Chryſes Preſtre d'Apollon vient au camp des Grecs chargé de preſens

pour racheter sa fille Chryseis qui estoit esclave d'Agamemnon. *vers* 11. 15.

Sa harangue aux Grecs à ce sujet. *vers* 16. 20.

Consentement des Grecs.

Refus d'Agamemnon. Il menace Chryses. Ce vieillard intimidé se retire. Sa priere à Apollon. Exaucée sur le champ. Apollon pendant neuf jours frappe toute l'armée des Grecs de traits empoisonnez & y répand la peste. *vers* 21. 52.

Achille convoque une

assemblée. Il dit à Agamemnon qu'il faut consulter quelque Devin pour sçavoir le sujet de la cruelle colere d'Apollon. *vers* 53. 66.

Calchas fils de Thestor se leve & se met en devoir de l'expliquer. Il n'ose le faire à moins qu'Achille ne luy promette de le proteger contre ceux à qui sa declaration pourroit deplaire. *vers* 67. 82.

Achille le luy promet. Le Devin parle. Dit qu'il faut renvoyer Chryseis

ſans rançon, avec une Hecatombe pour calmer Apollon. *vers* 83. 99.

Agamemnon ſe faſche contre le Devin. Teſmoigne la repugnance qu'il a de renvoyer Chryſeis. Declare qu'il la prefere meſme à la Reine Clytemneſtre ſa femme, & pourquoy. Prend neanmoins la reſolution de la renvoyer pour le ſalut de ſon peuple. Demande qu'on le dedommage. *vers* 100. 119.

Achille prend la paro-

le. Agamemnon luy respond avec hauteur, & dit qu'il pourroit bien luy enlever à luy-mesme sa captive Briseis. *vers* 120. 146.

Achille s'emporte & éclatte en injures contre Agamemnon. *vers* 147. 170.

Agamemnon respond avec aigreur & reitere les menaces qu'il a faites à Achille de luy enlever Briseis. *vers* 171. 186.

Achille entre en fureur. Delibere s'il tuëra Agamemnon. Son épée est à

demi tirée. Mais Minerve descenduë par l'ordre de Junon, s'arreste derriere Achille, le retient par les Cheveux, & ne se rend visible qu'à luy. Achille se retourne. La reconnoist. Luy demande avec colere ce qu'elle vient faire là. Pallas luy respond qu'elle vient le calmer. Luy permet le reproche, & luy conseille de ne point passer aux voyes de fait. Achille enfonce son épée dans le fourreau. Minerve s'en

retourne. *vers* 187. 221.

Achille continuë de s'emporter contre Agamemnon & luy dit des injures atroces. Il jure par son Sceptre que jamais les Grecs n'auront de luy aucun secours. *vers* 222. 243. 245.

Agamemnon qui ne peut plus tenir contre les invectives d'Achille, est prest à se porter à quelque violente extremité. Mais le vieux Nestor se leve, & se fait entendre à ces deux Chefs irritez.

Il leur parle avec l'authorité & le caractere que luy donnent son grand âge & sa longue experience. *vers* 246. 283.

Agamemnon respond à Nestor qu'Achille est un homme qui veut tout emporter par hauteur, mais qu'il n'est pas d'humeur à luy ceder. Achille replique. Aprés quoy ces deux Chefs se levent & rompent l'assemblée. Achille se retire dans son quartier avec Patrocle. Agamemnon fait mettre en mer un

de ſes navires aprés l'avoir pourveu de victimes pour l'Hecatombe. Il mene luy-meſme Chryſeis au Vaiſſeau & l'y fait monter. Ulyſſe eſt choiſi pour la conduite. Le Vaiſſeau part. *vers* 284. 311.

L'armée d'Agamemnon ſe purifie. Hecatombes offertes à Apollon ſur le rivage meſme. *vers* 312. 316.

Agamemnon ordonne à Talthybius & à Euribate ſes deux Herauts, d'aller à la tente d'Achille

prendre Briſeis & l'ame-
ner. Que ſi Achille la
refuſe il ira la prendre luy-
meſme bien accompagné.
vers 317. 324.

Les deux Herauts arri-
vent à la tente d'Achille,
& n'oſent luy addreſſer la
parole. Achille qui voit
leur peine les prévient &
leur dit, qu'ils ſont inno-
cens de l'affront qu'on luy
fait. Qu'il ne ſe plaint
que d'Agamemnon qui
envoye chercher Briſeis.
En meſme temps il dit à
Patrocle de la luy amener,
&

& de la remettre entre les mains des Herauts. Achille reitere en leur presence la menace qu'il a faite à Agamemnon, de ne jamais secourir les Grecs. Patrocle amene Briseis. Elle s'en va avec les deux Herauts. *vers* 326. 347.

Achille va au bord de la mer, & versant des larmes, addresse sa plainte à Thetis. La Déesse sort des eaux, & luy demande le sujet de son affliction. Achille luy en

dit la cause. La prie de venger l'affront qu'il a receu. De voir Jupiter. De l'engager (pour punir Agamemnon de luy faire reconnoistre sa faute) à secourir les Troyens, & leur donner l'avantage sur les Grecs. Il fait ressouvenir Thetis en cet endroit d'un service important qu'elle rendit autrefois à Jupiter; au moyen de quoy il ne luy doit rien refuser. Thetis promet à Achille qu'elle fera ce qu'il luy demande, & qu'-

aussi-tôt que Jupiter, qui est allé à un festin dont les Ethiopiens l'ont prié, sera retourné au Ciel, elle ira le voir & luy parler. Thetis disparoist, & elle laisse son fils tres affligé de la perte de Briseis. *vers* 347. 429.

Ulysse qui conduisoit l'Hecatombe pour Apollon, arrive dans le port de Chrysa. Description de la manœuvre d'un Vaisseau arrivé au port. Ulysse parle à Chryses, & luy presente sa fille. *vers* 429. 446.

Sacrifice. Priere de Chryſes à Apollon. Exaucée dans le moment. Feſtin. Libations. *vers* 446. 470.

Les Grecs ſe retirent, & paſſent la nuit ſur leur Vaiſſeau. Le lendemain ils retournent au Camp, aydez d'un vent favorable qu'Apollon leur envoye. Ils ſe diſtribuent dans leurs tentes. *vers* 471. 483.

Achille ſe tient tousjours dans ſon quartier. Ne va point aux aſſemblées. S'a-

bandonne entierement à ſon chagrin. *vers* 484. 491.

Le douziéme jour Jupiter eſtant revenu d'Ethiopie, Thetis va le trouver à l'écart au plus haut ſommet de l'Olympe. Priere de Thetis à Jupiter. Jupiter ne reſpond rien. Thetis le preſſe. Jupiter luy promet ce qu'elle demande, & confirme ſa promeſſe par un ſigne de teſte, dont tout l'Olympe eſt ébranlé. *vers* 492. 529.

Thetis s'en va. Jupiter retourne dans ſon Palais.

Les Dieux vont au devant de luy. Il se place sur son Throne. Junon qui n'ignore pas son dessein, parce qu'elle l'a veu avec Thetis, luy reproche d'un ton aigre le mystere qu'il luy en fait. Jupiter luy respond d'abord avec moderation. Junon continuë de luy parler avec hauteur. Jupiter la menace. Elle se tait. Vulcain prend la parole, & represente à sa mere qu'il faut ménager Jupiter. Il presente une coupe à Ju-

non. Il raconte la plaiſante hiſtoire de ſa cheute. Il verſe à boire aux Dieux. Son empreſſement à les ſervir, fait rire toute l'aſſemblée (parce qu'il boite.) Aprés un repas tres-joyeux chaque Dieu va ſe coucher dans ſon Appartement. Junon couche auprés de Jupiter.

ARGUMENT
du ſecond Livre.

Jupiter pour executer la promeſſe qu'il a faite à Thetis de relever la gloire d'Achille, & de rendre les Troyens victorieux, appelle le Songe, luy commande d'aller trouver Agamemnon, & de dire à ce Prince, qu'il faſſe armer tous les Grecs, qu'il mette toute ſon armée en bataille. Qu'il luy faſſe entendre que le

jour

jour eſt venu qu'il va ſe rendre maiſtre de la Ville de Troye. Le Songe part. Prend la forme de Neſtor. Se place ſur la teſte d'Agamemnon. Luy redit les paroles de Jupiter, & ſe retire. *vers* 1 35.

Agamemnon ſe leve. S'habille. Donne ordre du grand matin à ſes Herauts de faire aſſembler tous les Grecs. Pendant ce temps-là il tient conſeil avec les principaux Chefs dans le Vaiſſeau de Neſtor. Leur dit les pa-

roles du Songe. Leur fait part du dessein qu'il a de sonder le courage des Grecs. *Je vais*, dit-il, *leur ordonner de s'enfuir sur leurs Vaisseaux; Vous, de vostre costé vous les retiendrez par de douces paroles.* Nestor represente qu'il faut adjouster foy au Songe d'Agamemnon, parce qu'il ne faut pas douter que Jupiter ne l'ait envoyé. Dit qu'il faut executer le projet du Roy. *vers* 35. 84.

Les Troupes arrivent. L'armée comparée à des

Legions d'abeilles. *vers* 86. 96.

Neuf Herauts font faire ſilence dans l'armée. Le Roy ſe leve tenant en main ſon Sceptre. Hiſtoire de Sceptre d'Agamemnon. *vers* 96. 109.

Agamemnon parle aux Grecs. Il leur repreſente que depuis neuf années leur armée ſe conſume à attendre vainement l'effet des promeſſes de Jupiter, qui ne s'accompliſſent point. Qu'il faut prendre le party de s'en retourner.

(Ce discours est plein d'artifice, & ne tend qu'à persuader aux Grecs tout le contraire de ce qu'on leur propose) mais les paroles du Roy sont prises à la lettre par la multitude qui ne penetre pas son dessein. Emotion de l'armée comparée à celle des flots, & des moissons agitées par le vent. Les Soldats courent à leurs Vaisseaux pour les mettre en estat. *vers* 100. 154.

Dans ce moment le retour des Grecs estoit con-

clu, si Junon ne se fust addressée à Minerve. Elle luy parle Luy dit d'aller dans le Camp des Grecs, de parcourir leur armée, de les retenir, & de les empescher de mettre leurs Vaisseaux en mer. Minerve obeit. Elle trouve Ulysse qui ne donnoit aucuns ordres pour ses Vaisseaux. L'encourage à retenir les Grecs par de douces paroles. *vers* 155. 181.

Ulysse parcourt l'armée avec diligence. Rencontre sur son chemin Aga-

memnon dont il prend le Sceptre. Ce qu'il dit aux Rois qu'il rencontre. De quelle maniere il parle aux Soldats ſeditieux quand il en trouve. *vers* 182. 206.

Les diſcours d'Ulyſſe font un puiſſant effet ſur toute l'armée. Les Soldats ſortent de leurs Vaiſſeaux pour une ſeconde aſſemblée. Leur bruit comparé au mugiſſement des flots irritez. Les Grecs s'aſſeient dans un profond ſilence. Le ſeul Therſite fait un bruit horrible. Portrait

hideux de Thersite. Sa taille. Son caractere d'esprit. Il parle insolemment d'Agamemnon en sa presence. Veut justifier le ressentiment d'Achille. Est d'avis que les Grecs retournent dans leur patrie. Ulysse luy respond. Le traite ignominieusement. Le frappe du Sceptre d'Agamemnon. Les épaules de Thersite en sont marquez. Thersite pleure & se tait. Les Grecs tout affligez qu'ils sont, ne peuvent s'empes-

cher d'en rire. Ce qu'ils se disent les uns aux autres à ce sujet. *vers* 207. 277.

Ulysse s'avance au milieu de l'assemblée. Minerve est auprés de luy sous la forme d'un Heraut, & fait faire silence, afin que l'on entende les conseils d'Ulysse. Ulysse parle à Agamemnon. Luy represente que les Grecs veulent le couvrir de confusion par le dessein qu'ils ont de retourner chez eux. Luy rappelle la prophetie de Calchas au sujet d'un

prodige qui préſageoit la priſe de Troye aprés neuf ans, figurez par le nombre de huit paſſereaux & de leur mere devorez par un dragon. Conclut que les Grecs doivent demeurer juſqu'à ce que la Ville de Priam ſoit ſaccagée. *vers* 278. 332.

Les Grecs applaudiſſent par de grands cris aux diſcours d'Ulyſſe. Neſtor ſe leve. Dit qu'il n'y a point de temps à perdre. Eſt d'avis que l'armée ſoit rangée par Nations, afin

que l'on reconnoiſſe ceux qui auront combattu avec courage, & ceux qui n'auront pas fait leur devoir. *vers* 333. 368.

Agamemnon approuve & louë le diſcours de Neſtor. Convient du mauvais effet de ſa querelle avec Achille. Advouë qu'il s'eſt emporté le premier. Dit que la perte des Troyens eſt aſſeurée s'il eſt jamais d'accord avec Achille. Commande aux troupes de prendre de la nourriture pour ſe diſpoſer au com-

bat. Leur annonce une grande & ſanglante journée. Menace de mort tous ceux qui demeureront dans leurs Vaiſſeaux loin du combat. Les Grecs font des cris de joye. Le retentiſſement de l'air comparé à celuy des flots irritez. *vers* 369. 399.

Les Soldats ſe levent. Se diſperſent dans leurs tentes. Prennent leur repas. Chacun fait des ſacrifices au Dieu qu'il adore pour ſe le rendre favorable. Agamemnon im-

mole un taureau. Menelas ſon frere ſe trouve à ce ſacrifice. Priere d'Agamemnon à Jupiter. Jupiter reçoit ſon Sacrifice ſans avoir deſſein d'exaucer ſes vœux. Deſcription du Sacrifice, (comme au premier Livre.) Neſtor dit qu'il faut profiter du temps. Ranger l'armée en bataille, & donner enſuite le ſignal du combat. *vers* 400. 440.

Les Grecs s'aſſemblent, & prennent leur rang. Minerve eſt au milieu

d'eux qui les remplit d'ardeur & d'impatience. L'éclat des armes comparé à celuy du feu qui ravage une vaste forest. Bataillons & Escadrons comparez à des troupes nombreuses d'oiseaux. Nombre des Soldats comparé à celuy des fleurs, des feüilles, & des mouches qui s'assemblent autour d'une bergerie à l'heure qu'on remplit les vaisseaux de lait. Les Chefs rangent leurs Troupes & les reconnoissent avec

autant de facilité que les Pasteurs reconnoissent leurs troupeaux de Chevres qui se sont meslées dans les pasturages. Agamemnon brille ce jour-là d'une majesté éclatante. Ressemble à Jupiter, à Mars, & à Neptune. Est comparé ensuite à un fier taureau. *vers* 441. 483.

Denombrement des Troupes Grecques & de leurs Vaisseaux. Précedé d'une invocation aux Muses. *vers* 484. 681.

Denombrement parti-

culier des Troupes Theſſaliennes, qui ſont celles d'Achille. Précedé d'une autre invocation à la Muſe. *vers* 681. 760.

Quatriéme invocation à la Muſe. Pour ſçavoir qui eſtoit le plus vaillant des Princes qui ſuivirent Agamemnon. Et quels eſtoient les meilleurs chevaux. Eumelus Roy de Phéres pouvoit ſe vanter d'avoir les deux meilleures cavalles de l'armée. Ajax eſtoit le plus vaillant de tous les Princes aprés A-

chille, & les chevaux d'Achille estoient meilleurs que ceux d'Eumelus. Mais Achille ne sortoit point de ses Vaisseaux à cause de son ressentiment. Ses Troupes se divertissoient sur le rivage, & les Chefs des Troupes Thessaliennes se promenoient dans le Camp fort tristes de ce que leur General ne les menoit point au combat. *vers 761. 779.*

L'armée des Grecs s'avance en ordre de bataille. L'éclat de leurs armes

mes comparé à celuy d'une plaine embrasée. La terre qui retentit sous leurs pieds, fait le mesme bruit que le tonnerre qui gronde. *vers* 780. 785.

Iris la messagere des Dieux, prend la forme de Polites (un des fils de Priam) qui estoit en sentinelle hors des portes de la Ville, pour observe quand les Grecs s'avancerroient. Elle averti Priam que les Grecs viennent l'attaquer. Luy conseille de ranger ses Trou-

pes ſous leurs Chefs par Nations & par lignées. *vers* 786. 806.

On court aux armes. Dans un moment toute la Cavalerie & l'Infanterie ſort de la Ville & s'aſſemble ſous une colline à quelque diſtance des portes. Noms des Chefs Troyens. Etat de leurs Troupes. *vers* 807. 877.

ARGUMENT du troisiéme Livre.

Les Troyens s'avancent avec un bruit confus, & des cris perçans. Comparez à des oiseaux & des gruës. Les Grecs marchent en silence. La poussiere que les deux armées font lever en marchant, comparée au broüillard. Les armées sont en presence. Pâris s'avance à la teste des Troyens. Comment il est armé. Menelas

de ſon coſté s'avance à grands pas. Il eſt comparé à un Lion affamé qui eſt tombé ſur un Cerf. Pâris le voyant s'enfuit. Pâris comparé à un Voyageur qui apperçoit un Serpent dans le fond d'une foreſt. *vers* 1. 37.

Hector reproche à Pâris ſa lâcheté. *vers* 38. 57.

Pâris reſpond modeſtement à Hector, dont il compare le courage au fer d'une hache qui ne ſe rebrouſſe jamais. Il reprend courage. Eſt reſolu

de se battre avec Menelas en combat singulier. A ces conditions : qu'Helene & toutes ses richesses appartiendront au vainqueur ; que les Troyens, aprés avoit fait alliance avec les Grecs, demeureront paisibles dans leur Ville, & que les Grecs s'en retourneront. Hector, plein de joye de la resolution de Pâris, s'avance à la teste des deux armées pour en informer les Troyens & les Grecs. Ceux-cy qui ignorent son des-

ſein, font pleuvoir ſur luy une greſle de traits. Agamemnon leur dit d'arreſter. Qu'Hector a quelque choſe à leur dire. Les Grecs ceſſent de tirer. Hector parle & repete ce que Pâris luy a dit. Menelas reſpond. Declare qu'il conſent à ce que Pâris propoſe, ravi de pouvoir terminer ſeul une longue guerre qui n'a eſté entrepriſe que pour luy. Veut que ce ſoit Priam luy-meſme qui jure l'alliance que les Grecs doi-

vent faire avec les Troyens. Et pourquoy. Que pour ſcéeller cet accord il ſoit immolé trois agneaux; deux de la part des Troyens, & un de la part des Grecs. *vers* 58. 110.

Cette propoſition eſt receuë avec joye des deux armées. Les Grecs & les Troyens mettent bas leurs armes, & rangent leurs chevaux par file. Hector envoye deux Herauts à Troye pour faire venir Priam, & pour apporter deux agneaux. Agamem-

non donne ordre à Talthybius d'aller aux Vaisseaux des Grecs, & d'en apporter un troisiéme. Iris prend la forme de Laodice une des filles de Priam, & va avertir Helene de tout ce qui se passe. Elle trouve Helene occupée à un ouvrage de broderie. Elle representoit sur un voile les combats que les Grecs & les Troyens livroient pour elle. Iris luy dit de venir voir des choses surprenantes. Que Pâris & Menelas

vont

vont combattre ſeuls, & qu'elle doit eſtre le prix du vainqueur. La Déeſſe inſpire dans ce moment à Helene un tres-grand deſir de retourner à Lacedemone avec ſon premier mari. *vers* 111. 140.

Helene ſe met en chemin avec deux de ſes femmes. Elles arrivent aux portes de Scées, où elles trouvent pluſieurs vieillards aſſis ſur le haut d'une tour, qui deliberoient entr'eux ſur les moyens de faire ceſſer les malheurs

de Troye. Ces vieillards comparez à des cigales. Ils ſont frappez d'admiration en voyant Helene. Ce qu'ils ſe diſent à ce ſujet. Priam qui eſtoit parmi eux l'appelle. L'a fait aſſeoir auprés de luy, & voyant tous les Chefs de l'armée Grecque, luy en montre un d'abord, & luy demande qui il eſt. Helene reſpond que c'eſt Agamemnon. Il luy en fait voir un autre, & le compare à un belier dans un grand troupeau de brebis

qui le reconnoiſſent pour leur Roy. Helene dit que c'eſt le prudent Ulyſſe. Antenor, un des vieillards, prend la parole, & dit à Helene qu'il ſe ſouvient d'Ulyſſe & de Menelas, lorſqu'ils vinrent en qualité d'Ambaſſadeurs envoyez par les Grecs pour la redemander. Et prend de là occaſion de dire de quelle maniere ils parloient l'un & l'autre dans les aſſemblées, & quelle eſtoit leur contenance. Priam voit un autre Guer-

rier, & demande à Helene qui il eſt. Elle dit que c'eſt Ajax. Elle montre Idomenée à Agamemnon. Dit qu'elle reconnoiſt tous les Chefs. Eſt ſurpriſe de ne point voir parmi eux ſes deux freres Caſtor & Pollux. Croit qu'ils n'ont pas daigné prendre les armes pour elle. Elle ignore en effet qu'ils ſont tous deux morts à Lacedemone. *vers* 142. 244.

Cependant les Herauts traverſent la Ville portant les Victimes, avec un Ou-

tre d'excellent vin. Ideus estant arrivé prés de Priam le presse de partir, luy disant que les Generaux Grecs & Troyens le prient de venir dans la plaine, (où son fils Pâris doit combattre avec Menelas) pour y jurer la paix entre les deux partis. Le Vieillard tout tremblant monte sur son char avec Antenor. Ils arrivent & s'avancent entre les deux armées. Premiere ceremonie pour le sacrifice. Priere d'Agamemnon. Il re-

nouvelle & repete les conditions du Traité, qui ſont: que ſi Menelas *tuë* Pâris, (ces termes ſont remarquables) il emmenera Helene avec toutes ſes richeſſes ; au contraire Helene demeurera à Pâris s'il *tuë* Menelas. Victimes égorgées. Priere à Jupiter dans les deux armées (non éxaucée.) *vers* 245. 302.

Les libations achevées, Priam prend congé des deux armées, diſant qu'il n'a pas la force de voir combattre ſon fils avec

Menelas. Il remonte sur son Char, emporte avec luy les deux agneaux. *vers* 303. 313.

Hector & Ulysse mesurent le champ de bataille. Ils mettent les sorts dans un casque & les meslent pour les tirer, & pour voir lequel de Menelas ou de Pâris doit le premier lancer le javelot. Priere addressée aux Dieux par les Grecs & les Troyens. Hector mesle les sorts. Celuy de Pâris sort le premier. Pâris & Menelas s'arment.

De quelle maniere Pâris eſt armé. Ils ſe meſurent l'un l'autre. Pâris le premier lance un javelot. Il atteint le bouclier de Menelas ſans le percer. Menelas leve ſon dard. Addreſſe ſa priere à Jupiter. Lance ſon javelot qui va percer le bouclier de Pâris auſſi bien que la cuiraſſe, & dechire la tunique prés du flanc ſans bleſſer Pâris. Menelas tire ſon épée & en décharge un grand coup ſur le caſque de ſon ennemy. L'épée ſe rompt

& luy tombe de la main. Menelas s'en prend à Jupiter, & luy addresse la parole avec colere. Se jette sur Pâris, le prend par le casque & le tire du costé des Grecs. La courroye se casse, & le casque luy demeure dans la main. Il le jette loin de luy du costé des Grecs. Il veut encore se lancer sur Pâris pour luy oster la vie. Mais Venus couvre Pâris d'un nuage. Le dérobe aux yeux & à la fureur de Menelas. Le porte dans une Chambre

du Palais de Priam toute parfumée. Elle l'y laiſſe. Elle prend la forme d'une vieille femme qu'Helene avoit auprés d'elle à Lacedemone, & qu'elle aimoit tendrement. Elle va trouver cette Princeſſe. La prie de venir voir Pâris qui l'attend dans le Palais, plein d'amour & d'impatience. Helene reconnoiſt Venus malgré ſon déguiſement. Luy fait des reproches de ce qu'elle veut la tromper. La renvoye à Pâris avec mépris. Luy

declare qu'elle n'ira point le trouver, que cette démarche la deshonoreroit. Venus la menace de l'abandonner si elle ne luy obeit. Helene intimidée se couvre de son voile pour n'estre point veuë, & se laisse conduire par la Déesse. *vers* 314. 420.

Estant arrivées au Palais de Pâris, Venus prend un siege pour Helene, & le met vis-à-vis de Pâris. Helene s'y place, & sans le regarder luy fait de sanglants reproches de son

peu de courage. Pâris respond qu'un autre jour les Dieux le protegeront, comme ils ont protegé cette fois-cy Menelas qui doit sa victoire au secours de Minerve. Il excite Helene à ne plus songer qu'aux plaisirs. Il luy declare qu'il ne l'a jamais aimée avec tant de passion qu'au moment qu'il luy parle. Il se leve & passe dans une autre chambre. Helene le suit. *vers* 421. 447.

Pendant ce temps-là Menelas cherche par tout

ſon ennemy qui luy eſtoit échappé, & qui, pour ſon bonheur, n'avoit eſté veu par aucun des Grecs ni des Troyens : car les Troyens eux-meſmes le haïſſoient & l'auroient livré à Menelas. Enfin Agamemnon hauſſant la voix demande aux Troyens le prix de la victoire de Menelas, ſuivant les conditions du traité. Tous les Grecs applaudiſſent à ſa demande.

ACADEMIES.

J'Ay promis il y a quelques mois de parler des obſervations qui ſeroient faites ſur des monuments d'antiquité ou bas-reliefs, trouvez en creuſant les fondations de l'Autel magnifique où l'on travaille actuellement par l'ordre du Roy, pour accomplir un vœu fait par Louis XIII.

Voicy quelques-unes des remarques qu'a faites

ſur ces pierres antiques Mr M.D.M. On en donnera enſuite quelques autres faites par Mr B. ces deux Meſſieurs ſont de l'Académie Royale des Inſcriptions & Medailles.

Extrait de quelques reflexions par Mr M. D. M.

. . . . . Pour juger du merite & de l'antiquité de ces monuments, il faut diſtinguer deux temps, celuy où ces pierres ont eſté poſées pour ſervir de fon-

dations à un gros mur, & celuy auquel l'inſcription & les bas-reliefs ont eſté faits.

Le Roy Robert.... qui ſucceda à Hugues-Capet ſon pere en 996.... commença l'Egliſe de Noſtre-Dame....

Avant le Roy Robert il y avoit eu une autre ancienne Egliſe ſur les démolitions de laquelle on avoit élevé la nouvelle; l'on peut prouver que les pierres nouvellement découvertes ont, par rapport à l'en-

droit

droit où elles avoient esté posées, une époque beaucoup plus reculée que celle du Roy Robert.

En effet du temps de Chilperic Roy de Soissons & de Paris, en 595. Fredegonde sa veuve se transporta dans cette Eglise avec les thresors qu'elle avoit, & fut reçuë par Ragnemond Evesque de Paris successeur de saint Germain, dont il est parlé dans saint Gregoire de Tours. Il n'y avoit qu'un siecle que nos Rois estoient en

possession de Paris lorsque ce Prélat écrivit son histoire.

On sçait d'ailleurs que quand les premiers Chrestiens eurent obtenu des Empereurs le libre exercice de leur Religion, les Parisiens firent bastir à la pointe orientale de l'Isle, qui compose aujourd'huy la Cité, une Chapelle dédiée à la Vierge, à saint Estienne, & à saint Denys, & l'on prétend que c'est celle de saint Denys du Pas....

Ce ne ſeroit donc que dans la ſuite qu'il y auroit eu une ſeconde Egliſe baſtie par Childebert..... vers l'an 522.... & c'eſt du temps de cette conſtruction que l'on pourroit conclure que les pierres dont il s'agit auroient ſervi de fondement...

Ces pierres provenuës ſans doute de quelques débris d'Autels, ou autres monuments du paganiſme, marquent en meſme temps la deſtruction de l'Idolatrie dans Paris, &

le progrez que la Religion y avoit fait depuis que ſaint Denys y avoit preſché l'Evangile.... & ſaint Denys fut envoyé dans les Gaules l'an 250. la premiere du regne de Trajan Dece, ſous le Pontificat de ſaint Fabien 21 Pape....

Le Paganiſme ne fut aboli qu'en 312. aprés la converſion de Conſtantin le Grand....

Les peuples au delà du Rhin depuis appellez François, entrerent dans les Gaules en 419.... &

Merouée, aprés la mort d'Ætius General des Romains, se rendit maistre de Paris, d'Orleans, Sens & autres Villes vers l'an 455.

Ensuite les François qui la pluspart estoient Payens idolatres, cesserent de l'estre aprés la conversion du grand Clovis, qui fut baptisé en 496. & enfin tout ce qui restoit de Temples & de monuments du Paganisme fut détruit l'an 554. par un Edit de Childebert, ainsi ce seroit par

reconnoiſſance pour la mémoire de ce Prince, à qui on attribuë la fondation de cette ſeconde Egliſe, qu'on avoit placé ſon effigie la premiere de nos vingt-huit répreſentées ſur le frontiſpice de Noſtre-Dame.

Cette premiere Epoque du temps où les pierres en queſtion ont eſté poſées dans l'endroit où nous les trouvons, nous conduit à celle du temps de Tibere, marquée par l'inſcription qui eſt ſur l'une de

ces pierres, dont voicy l'explication.

Sous le Regne de Tibere Cesar Auguste les Bateliers Parisiens ont consacré publiquement cet Autel à Jupiter tres-bon & tres-grand

Sur les trois autres faces de la mesme pierre on voit en bas-relief des demi figures, dont quelques unes sont mutilées, d'hommes vestus d'une espece de tunique. Il y en a trois dont chacun tient une lance avec un bouclier, sur l'un des costez on lit,

SENANI. Sur un autre on lit EVRISES: & sur un autre on lit SENANI. V.... ILOM.... les autres lettres sont effacées.

Par l'assemblage qu'on a fait de deux autres pierres qui se rapportent l'une à l'autre, & qui forment une espece de cipe ou de pilastre quarré presque entier, de la hauteur de trois pieds quatre pouces, & de la largeur de deux pieds & demi. Il y a sur l'une des faces de ces deux pierres qui n'en font qu'une

une la figure de Vulcain, au dessus on lit VOLCANVS. Sur une autre face on voit une figure de Jupiter debout, au dessus on lit IOVIS. Sur la face qui suit est la figure de profil d'un homme qui, ayant le bras droit élevé, tient de la main droite une hache dont il paroist vouloir abbattre les branches d'un arbre qui est devant luy. On lit au dessus ESVS, & sur la quatriéme face on voit entre des feüillages trois oiseaux, dont l'un est

posé sur la teste, & les deux autres sur le corps d'un taureau, au dessus on lit: TARVOS TRIGARANVS.

La troisiéme pierre qui a deux pieds trois pouces de largeur, & un pied & demi de hauteur, a d'un costé un homme de face, on lit CASTOR. Le costé qui suit represente une figure à peu prés semblable, qui ne peut estre que POLLVX.

Sur une autre face est un vieillard avec de grandes cornes, dans chacune des-

quelles eſt paſſé un gros anneau, on lit au deſſus, CERNVNNOS. Sur la derniere face eſt la figure d'un jeune homme tenant de ſa main gauche une maſſuë, dont il menace un Serpent qui paroiſt s'élever contre luy ; au deſſus ſont quelques lettres fugitives, dont on ne découvre que SI... R. le reſte eſt effacé.

Il y a une quatriéme pierre, ayant à chaque coſté deux demi figures deſſinées d'un bon gouſt,

& ſans inſcription : elles repreſentent un homme couvert d'une cuiraſſe à la Romaine, tenant une lance de la main droite, & à coſté une femme coeffée & veſtuë comme nos plus belles figures antiques avec un braſſelet au bras droit qui eſt nud.

Avant de faire quelques obſervations ſur ces antiquitez qui ſont toutes à peu prés du temps de Tibere, qui a regné vingt-trois ans, & eſt mort l'an de ſalut 37. Il eſt neceſſai-

re de rappeller ſuccinctement le temps qui a précedé le regne de cet Empereur, par rapport aux Pariſiens & à leur Ville.

Les Romains avoient desja conquis la Gaule Narbonnoiſe, & receu dans leur alliance quelques autres Provinces de la Celtique lorſqu'ils envoyerent une armée au delà des Alpes ſous la conduite de Jules Ceſar, tant pour ſecourir leurs Alliez, que pour ſoumettre le reſte des Gaules. La petite

ville de Lutece estoit pour lors capitale des Parisiens, lesquels faisoient partie des soixante & quatre peuples separez en Citez differentes, qui composoient la Nation Gauloise avant les conquestes de Cesar.

Lutece, ainsi qu'il est rapporté dans ses Commentaires, fut soumise aux Romains, aprés avoir resisté deux fois à leur armée commandée par Labienus un des Lieutenants de Cesar. Ce grand Capitaine en avoit trouvé le sejour si

commode, qu'il y avoit transferé les Estats Generaux. Aprés qu'il se fut rendu maistre des Gaules, la plus grande partie, ainsi que la Ville de Lutece, demeura sous la domination des Romains pendant environ 500. ans, car ce ne fut que sous le regne de Clovis, comme je l'ay desja remarqué, que nos Ancestres s'affranchirent entierement de l'Empire Romain.

Or les Gaulois estant alors, ainsi que les Ro-

mains, engagez dans les erreurs du Paganiſme, adoroient preſque les meſmes Divinitez, ſous des noms differens, *Jupiter*, *Apollon*, *Mars* & *Mercure*. C'eſtoit chez les Gaulois, *Tharan*, *Mitra*, *Heſus*, & *Theutates*. Ces monuments que nous venons de décrire, marquent que ſous le regne de Tibere, ils avoient conſervé d'autres Dieux particuliers, tels que pouvoient eſtre TARVOS, TIGARANVS, & ce vieillard à deux cornes,

qui a pour inſcription CERNVNNOS, comme pour dire *cornutus* ; car *cer* en langue Celtique, veut dire corne, &c.

Mr M. D. M. fonde ainſi ſçavamment pluſieurs conjectures tres-vrai-ſemblables, ſur les inſcriptions de ces pierres antiques ; mais la neceſſité d'abreger m'a fait préferer les traits hiſtoriques qui ſont à la portée de tout le monde, à ces Explications, qui

perdent beaucoup de leur merite auprés de ceux qui ne ſont pas ſçavants dans l'antiquité. Cette meſme neceſſité d'abreger m'empeſche auſſi de m'eſtendre autant que je le voudrois ſur la Diſſertation ſuivante, dont j'aurois peut-eſtre deu parler d'abord, parce qu'elle a eſté prononcée à l'Académie, mais elle n'eſt tombée entre mes mains que la

derniere, & d'ailleurs ces deux ſçavants Académiciens ont une reputation qui les met au deſſus de la ceremonie. Il n'y a point de primauté dans mon Mercure, j'y place les pieces comme elles me viennent, & non pas ſelon la diſtinction du merite ni des perſonnes, & j'y placerois ſans ſcrupule le mariage d'un Duc aprés celuy d'un Bourgeois.

Le hasard, & les sujetions décident souvent de l'ordre d'un volume qui s'imprime tousjours *impromptu*, & où l'Autheur ne peut avoir le loisir de faire sur un article mille reflexions, comme celuy qui n'a que cet article en teste, parce qu'il ne prend interest qu'à celuy-là.

Extrait de la Dissertation de Mr B.

. . . . . L'on trouve entre les Oeuvres de Fortunat un Poëme consacré à l'éloge de cette Eglise, commencée par Childebert, le Poëte dit :

Hæc prius egregio Rex Childebertus amore
Dona suo populo non moritura dedit

Il adjouste ensuite :

Melchisedec noster merito Rex atque Sacerdos,

Complevit laicus Religionis opus.

Par ce *Melchisedec* il ne peut entendre que Cherebert qui succeda à Childebert son oncle.

Par un Edit de Childebert publié en 554. il est ordonné *Que quiconque ne rejetteroit de son champ les simulacres... les Idoles.,.. dédiées au Demon par les hommes.... seroit traité comme sacrilege*, &c. Ce sont apparemment quelques uns de ces débris d'Autels & d'Idoles brisées qu'on em-

ployа aux fondements de cette Eglise, &c.

Il y avoit un port voisin... Cet endroit estoit plein d'arbres.... & c'estoit dans les bois que les anciens Gaulois exerçoient leurs ceremonies religieuses; ils cósacroient à leurs Dieux, ou des arbres, ou des Autels plus communément depuis leur commerce avec les Romains, &...

La figure isolée & terminée des pierres antiques qu'on a trouvées, fait

voir qu'elles ſervoient d'Autels...

Les noms Celtes de quelques-unes des Inſcriptions, mais avec une terminaiſon latine, prouvent qu'elles ont eſté érigées par les Gaulois, forcez par la politique Romaine d'adopter les couſtumes & la langue du vainqueur.

A l'égard de la figure des lettres... il eſt conſtant que les plus anciennes lettres latines eſtoient preſque ſemblables aux plus

plus anciens caracteres grecs...

L'inſcription TIB. CESARE AVG. &c... marque non ſeulement la deſtination de cet Autel mais le temps de ſon érection, car il faut l'interpreter ainſi. *Tibere Ceſar ayant accepté ou pris le nom d'Auguſte*, &c...

Ce monument peut avoir eſté érigé ſur la fin de la premiere année du Regne de Tibere, lorſque dans les Gaules on apprit qu'il admettoit le

nom d'Auguſte, qu'il n'avoit pas voulu d'abord qu'on luy décernaſt, &c...

Je prouve cela par une autre inſcription du meſme temps érigée par une Communauté qu'on appelloit *les Freres Arvaux*, pour rendre graces à Jupiter de ce que Tibere-Claude Ceſar avoit eſté appellé *Auguſte, &c...*

A l'égard de ceux qui ont érigé l'Autel, & qui ſe diſent *Nautæ* dans l'inſcription, & qu'on a traduit *Bateliers.* Je prétends

que ce pouvoit eſtre des commerçants riches & celebres, ou des Commis & fermiers publics, gens de conſideration, puiſque des Chevaliers en eſtoient ſouvent, comme vous pouvez voir par les preuves ſuivantes, &c.

A l'égard des figures qui ſe ſuivent dans quelques-uns de ces bas-reliefs, leur attitude & leur ſituation paroiſt marquer une eſpece de proceſſion ou ceremonie ſuivant le rit Gaulois, elles ſont tou-

tes tournées du costé gauche, & c'estoit la coustume de nos Gaulois dans leurs ceremonies de Religion.

Les Explications que fait Mr B. du reste des figures & des inscriptions, sont tres curieuses; & si elles n'estoient pas imprimées, je franchirois les bornes estroites d'un Extrait, pour n'en pas obmettre la moindre circonstance.

L'Abbregé de la Sphere du monde, selon l'hipothese de Copernic, dédié à Mr L. B. *se vend à Paris, chez la Veuve Nolin, Quay de l'Horloge. Et chez le sieur Langlois Graveur, sur le Petit Pont. Mr Lauthomate qui en est l'Autheur fera bientost imprimer un petit Traité sur le* Sisteme de Copernic.

Le Sisteme de Ptolomee n'est à present pas plus en credit que la Filosofie d'Aristote. Ces

deux Anciens ont esté contraints de ceder aux Modernes ; mais ce n'a pas este sans peine. Il ne faut pas moins que des demonstrations fisiques ou geometriques pour detruire les préventions inveterées : matiere de dissertation qui pourra bien entrer dans quelques-unes des miennes.

Livre nouveau.

Traduction en vers François, de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Une Dissertation sur les Auteurs anciens & modernes, & un Traité de la Versification Françoise. Gros volume in 12.

Ce Livre vaut bien la peine qu'on en parle plus au long dans le mois prochain, *se vend à Paris*, *Chez Guillaume - Nicolas Aubert, Quay des Augustins,*

du costé du Pont S. Michel, à saint Nicolas. Les Libraires pourront s'addresser à l'Auteur mesme, vis à vis le College de la Marche, ruë de la Montagne sainte Geneviéve.

MERCURE,
IIe PARTIE.
AMUSEMENS.

SUITE DE L'HISTOIRE ESPAGNOLE.

LEONORE arriva bien-toſt dans l'Iſle de Gade ſans eſtre retardée, ni par l'inconſtance de la Mer, ni par aucun autre accident; quand les

amans trouvent des obſtacles, ce n'eſt pas d'ordinaire dans ces occaſions.

Le Duc d'Andalouſie, non content de la douleur que luy cauſoit l'abſence du Prince, la confia à ſa ſœur, il crut ne pouvoir mieux punir ſa fille de la paſſion qu'elle avoit pour le Prince, qu'en luy oppoſant de longs diſcours que cette vieille ſœur faiſoit ſans ceſſe contre l'amour ; Leonore en eſtoit perpetuellement obſedée, elle eſtoit à tous momens

forcée d'essuyer les chagrins de sa tante contre les mœurs d'un siecle dont elle n'estoit plus, & si l'on ajoûte à tant de sujets de tristesse, le peu d'esperance qui luy restoit de voir son cher Prince, je m'assure qu'on trouvera Leonore bien à plaindre.

Un temps assez considerable s'estoit écoulé sans qu'elle eust encor vû dans cette malheureuse Isle que son Pere & son ennuyeuse Tante, toûjours livrée à l'un ou à l'autre ; à peine

pouvoit-elle paſſer quelques momens ſeule dans un Jardin bordé par des Rochers que la Mer venoit battre de ſes flots, ſpectacle dont Leonore n'avoit pas beſoin pour exciter ſa rêverie : Un jour plus fortuné pour elle que tant d'autres qu'elle avoit trouvez ſi longs, elle ſe promenoit dans ce Jardin, heureuſe de pouvoir ſentir en liberté tous ſes malheurs, elle vit tout à coup dans le fond d'une allée, une perſonne qui

paroiſſoit triſte, & dont la beauté rendoit la douleur plus touchante; la conformité de leur état leur donna une mutuelle envie de ſe voir de plus prés, & elles furent bien-tôt à portée de ſe demander par quelle avanture elles ſe trouvoient ainſi dans le même lieu : Leonore qui ſe croyoit la plus malheureuſe, avoit droit de ſe plaindre la premiere, & cependãt elle ſe fit violence pour cacher une partie de ſa triſteſſe : Je ne m'attendois

pas, Madame, dit-elle, à l'inconnuë, de trouver ici une des plus belles perſonnes du monde, moy qui avois lieu de croire que le Duc d'Andalouſie & ſa ſœur eſtoient les ſeuls habitans de cette Iſle.

Ma ſurpriſe, Madame, répondit l'inconnuë, eſt mieux fondée que la vôtre; je trouve ici plus de beauté que vous n'y en pouvez trouver, & j'ay ſans doute plus de raiſons de n'y ſuppoſer perſonne: Je ne doute pas, reprit

Leonore, que de grandes raiſons ne vous réduiſent à vous cacher dans une ſolitude, j'ai crû voir ſur vôtre viſage des marques de la plus vive douleur, vous eſtes ſans doute malheureuſe, cette raiſon me ſuffit pour vous plaindre : l'inconnuë ne répondoit d'abord à Leonore que par des diſcours de civilité ; l'habitude qu'elle avoit priſe de parler ſeule, & ſans témoins, contrebalançoit le penchant naturel que les malheureux ont à ſe

plaindre, mais ſon air myſterieux ne faiſoit qu'irriter la curioſité de Leonore, qui eſtoit impatiente de comparer ſes malheurs à ceux de l'inconnuë: quoique j'aye pû aiſément remarquer que vôtre ſituation n'eſt pas heureuſe, continua Leonore, je ne puis comprendre comment la fortune vous a conduite dans l'Iſle de Gade, je me croyois la ſeule qu'elle y euſt tranſportée, & je vous avouë que je ſuis bien impatien-

te d'en penetrer le myſtere ; ſi vous connoiſſiez l'habitude où je ſuis de plaindre les malheureux, & l'inclination qui déja m'intereſſe pour vous, vous n'auriez pas le courage de me le cacher plus long-temps.

Je ne puis douter, Madame, répondit l'inconnuë, que vous ne ſoyiez Leonore, & c'eſt, tant parce que je vous trouve dans cette Iſle, dont le Duc d'Andalouſie eſt Souverain, que parce que je

remarque dés ce moment en vous tout ce que la renommée en publie, je ne pouvois d'abord me persuader que la fortune, si cruelle d'ailleurs pour moi, voulût icy me procurer une de ses plus grandes faveurs, mais maintenant, sûre que je vais parler à la Princesse du monde la plus accomplie, je n'aurai plus rien de secret pour elle, & la pitié que vôtre grand cœur ne pourra refuser à des malheurs, qui ne sont pas communs, aura

ſans doute le pouvoir de les ſoulager.

Je m'appelle Elvire, mon Pere iſſu des anciens Ducs de Grenade, vivoit avec diſtinction ſujet du Duc de Grenade, ſans envier ſes Etats injuſtement ſortis de ſa Maiſon, il mourut, formant pour moy d'heureux projets d'établiſſement; un Prince digne de mon eſtime, & qui auroit honoré ſon Alliance, m'aimoit, je l'aimois auſſi, mon Pere trouvoit dans ce mariage mon bon-

heur, l'amitié qu'il avoit pour moy luy rendoit cette raiſon ſuffiſante : les choſes eſtoient ſi avancées que je goutois ſans inquiétude le plaiſir d'eſtre deſtinée à ce Prince, mais helas mon Pere mourut, & ſa mort nous laiſſa tous dans l'impuiſſance de finir une affaire ſi importante pour moy ! ſa famille fut long-temps accablée de la douleur de cette perte : enfin Don Pedre, qui eſt mon Frere, voulut relever mes eſperances auſſi-bien

que celles de mon amant qu'il aimoit presque autant que moy, lors que Dom Garcie, homme tout puissant à la Cour du Duc de Grenade, & qui y regnoit plus que luy, me fit demander par le Duc de Grenade luy-même : ce coup imprévû accabla toute nostre famille, j'estois sans doute la plus à plaindre, mais mon Frere, qui haïssoit personnellement Dom Garcie, & qui avoit de grandes raisons pour le haïr, fut celuy qui résista

plus vivement ; il repre-
ſenta au Duc que ma fa-
mille avoit pris avec mon
amant des engagemens
trop forts pour pouvoir les
rompre, & que d'ailleurs
il convenoit mieux à ma
naiſſance : il le fit reſſou-
venir des liens qui l'atta-
choient à nous, & le Duc
naturellement équitable,
ſe rendit aux raiſons de
mon Frere, & luy permit
d'achever noſtre Mariage.

Je ne puis vous expri-
mer mieux, Madame,
quelle fut ma joye, qu'en

la comparant à la douleur que j'ai reſſentie depuis, & qui ſucceda bien-toſt à mes tranſports : le jour-même qui devoit aſſurer mon bonheur, le perfide Dom Garcie vint m'arracher aux empreſſemens de mon amant, & me rendit la plus malheureuſe perſonne du monde, il me conduiſit dans des lieux où perſonne ne pouvoit me ſecourir : j'y fus livrée à ſes violences, le fourbe employoit tour-à-tour l'artifice & la force, & com-

me l'un & l'autre estoient également inutiles à son execrable dessein, il devenoit chaque jour plus dangereux : combien de fois me serois-je donné la mort, si l'esperance de revoir mon cher Prince ne m'avoit toûjours soûtenuë ! croyez, Madame, que j'ai plus souffert que je ne puis vous le dire ; le Ciel vous preserve de connoître jamais la rigueur d'un pareil tourment : enfin ne pouvant plus y résister, je pris le seul party qui me restoit,

l'occa-

l'occaſion ſe preſenta favorable, j'oſai me ſouſtraire aux violences de ce ſcelerat, réſoluë de me donner la mort, s'il venoit à me découvrir ; je ne vous diray point la diligence avec laquelle je fuyois ce monſtre malgré la foibleſſe de mon ſexe ; mais enfin j'échapai de ſes mains : incertaine des chemins que je devois prendre, & des lieux où je devois arriver, la fortune m'a conduite ici loin du perfide Dom Garcie, mais encore plus loin

de mon amant.

Elvire racontoit ſes malheurs avec d'autant plus de plaiſir qu'elle voyoit l'émotion de Leonore s'accroitre à meſure qu'elle continuoit ſon recit : chaque malheur d'Elvire faiſoit dans ſon cœur une impreſſion qui paroiſſoit d'abord ſur ſon viſage. Quand ce recit fut fini, elle eſperoit qu'Elvire n'avoit pas encore tout dit, ou qu'elle auroit oublié quelque circonſtance ; mais quel fâcheux contre-temps, Leo-

nore apperçoit ſa vieille tante qui avançoit à grands pas vers elle : Ah, ma chere Elvire, s'écria t-elle, que je ſuis malheureuſe, on vient m'ôter tous mes plaiſirs, il faut que je vous quitte dans le moment que vôtre recit m'intereſſe davantage, vous avez encor mille choſes à me raconter, je ne ſçay point le nom de vôtre amant, ni ce qu'il a fait pour meriter ce que vous ſouffrez pour luy, hâtez-vous de m'apprendre ce que je ne

ſçai point encore : Je ne ſçai rien de mon Amant, reprit Elvire, avec precipitation, ſans doute il n'a pû découvrir les lieux où je ſuis, peut-être a-t-il pris le party du deſeſpoir, peut-être ignorant ce que mon amour a oſé pour me conſerver à luy, me ſoupçonne-t-il d'inconſtance, peut-être eſt-il inconſtant luy-même : Voila, Madame, ce que je ſçay du Prince de Murcie.

Au nom du Prince de Murcie Leonore fit un

cry, & tomba peu aprés évanoüie dans les bras d'Elvire: Quelle fut la surprise de cette tante quand elle trouva Leonore dans ce triste état, & une inconnuë dans un trouble extrême: Elle fit conduire Leonore à son appartement, en attendant qu'elle pût sçavoir un mystere que le hazard offroit heureusement à son insatiable curiosité.

Cependant le Prince de Murcie étoit depuis longtemps absent de Leonore, les mêmes raisons qui l'a-

voient obligé de quitter l'Andalousie si promptement, l'empêchoient d'y revenir: mais enfin l'amour l'emporta sur la prudence, & il partit pour Seville, resolu de se cacher le mieux qu'il pourroit : A peine fut-il dans l'Andalousie qu'il apprit que Leonore étoit dans l'Isle de Gade, la distance qui estoit entre luy & sa Princesse le fit fremir ; plus un amant est eloigné de ce qu'il aime, & plus il est malheureux : il arrive en-

fin ſur le bord de la mer qu'il falloit paſſer pour aller à Gade ; il fut longtemps ſur le rivage cherchant des yeux une chaloupe à la faveur de laquelle il pût la traverſer ; & enfin il vit une petite barque. Dans le moment qu'il prioit le pêcheur, à qui elle appartenoit, de l'y recevoir, il aperçut un homme bien fait, qui ſembloit d'abord vouloir ſe cacher à ſes yeux, & qui inſenſiblement s'aprochoit pourtant de luy. Le Prince

qui n'avoit pas moins d'interêt à être inconnu dans un pays si voisin de l'isle de Gade, loin de fuïr cet étranger, alloit au devant de luy, comme si un instinct secret eût en ce moment conduit ses pas, & comme si le merite superieur avoit quelque marque particuliere à laquelle ils se fussent d'abord reconnus.

Seigneur, dit l'inconnu au Prince de Murcie, j'attens depuis long-temps l'occasion favorable qui se pré-

presente : cependant, si vos raisons étoient plus fortes que les miennes, je serois prêt à vous la ceder. Seigneur, répondit le Prince, vous ne sçauriez être plus pressé de vous embarquer que je le suis, & je vous cede cette barque d'aussi bon cœur, & aux mêmes conditions que vous me la cedez, je consens avec plaisir à la mutuelle confidence que vous me proposez ; heureux de pouvoir m'interesser au sort d'un homme tel que

vous. Seigneur, répondit l'inconnu, il ne s'agit point icy des interêts perſonnels du malheureux Dom Pedre, mais de ceux de mon Souverain, qui me ſont mille fois plus chers : Le Duc de Grenade eſt mort, un ſujet perfide eſt prêt à ſe faire proclamer ſon ſucceſſeur contre les droits de Dom Juan qu'une mauvaiſe fortune éloigne depuis long-temps de ſes Eſtats. Comme Dom Garcie étoit le canal unique des graces du Duc, il s'eſt

adroitement rendu maître de tous les esprits ; si l'on ne s'oppose promptement à ses tyranniques projets , Dom Juan sera bien-tôt dépoüillé de ses Estats : Son absence , la mort du Duc son pere , & l'addresse du traistre D. Garcie luy laissent peu de sujets fidelles : J'ay appris qu'ayant voyagé dans l'Europe il a passé la mer, voyez , Seigneur , si les raisons de mon embarquement sont pressantes. Oüi, Seigneur , répondit le

Prince, mais non pas ſeulement pour vous, les interêts de Dom Juan me ſont auſſi chers que les miens ; c'eſt un Prince digne de vôtre affection & de la mienne : D'ailleurs le trait de perfidie de Dom Garcie merite une vangeance éclatante, je vais m'unir à vous dans un deſſein ſi genereux & ſi legitime ; je ſuis le Prince de Murcie, je dépeuplerai s'il le faut Murcie d'habitans pour chaſſer cet indigne uſur-

pateur, ne perdons point le temps à chercher Dom Juan dans des lieux où il pourroit n'être pas : mais qu'à ſon retour il trouve Grenade tranquille : Allons purger ſes Eſtats d'un monſtre digne du plus horrible ſupplice.

Ces paroles que le Prince prononça avec chaleur donnerent une ſi grande joye à Dom Pedre qu'il ſeroit impoſſible de l'exprimer : la fortune qui ſembloit avoir abandonné ſon party lui offroit

en ce moment les plus grands ſecours qu'il pût eſperer, plein d'un projet dont l'execution devoit lui paroiſtre impoſſible s'il avoit eu moins de zele, il trouvoit dans le Prince de Murcie un puiſſant protecteur, & un illuſtre amy.

Ils partent enſemble, & le Prince de Murcie ne pouvant ſe perſuader que les habitans de Grenade fuſſent ſincerement attachez à un homme dont la perfidie étoit ſi marquée,

crut par sa seule presence & quelques mesures secretes, pouvoir les remettre dans l'obéïssance de leur legitime Souverain. Ils arriverent aux portes de Grenade la veille du jour que Dom Garcie devoit être proclamé; ils entrerent secretement pendant la nuit dans la ville: Dom Pedre fut surpris de trouver les plus honestes gens disposez à suivre les loix d'un usurpateur, tout estoit seduit, & le mal lui parut d'abord sans reme-

de : mais le Prince, dont la ſeule preſence inſpiroit l'honneur & le courage par la force & la ſageſſe de ſes diſcours, ſçut les ramener à de plus juſtes maximes.

Les plus braves ſe rangerent les premiers ſous les ordres du Prince, & remirent dans le devoir ceux que leur exemple en avoit fait ſortir; bientôt la plus grande partie de la ville declarée contre le Tyran, parce qu'il n'étoit plus à craindre, demanda ſa

mort : On conduisit le Prince de Murcie dans le Palais : mais le bruit qui arrive necessairement dans les revolutions sauva le tyran & le fit échapper à la juste punition qu'on lui preparoit ; il s'enfuit avec quelques domestiques ausquels il pouvoit confier le salut de sa personne : le Prince de Murcie voulut inutilement le suivre ; Dom Garcie avoit choisi les chemins les plus impraticables & les plus inconnus , & se hâtoit

d'arriver au bord de la mer pour se mettre en sûreté dans un vaisseau : cependant Dom Juan, averti de la mort de son Pere, étoit parti pour Grenade. Tout à coup Dom Garcie apperçut de loin un Cavalier qui avançoit vers luy à toute bride ; quelle fut sa surprise, quand il reconnut D. Juan ! le perfide, exercé depuis longtemps dans l'art de feindre, prit à l'instant le parti d'éloigner D. Juan, pour des raisons qu'on verra

dans la ſuite ; il ſe jette à ſes pieds, & luy dit avec les marques d'un zéle déſeſperé : Seigneur, n'allez point à Grenade, vous y trouverez voſtre perte, un indigne voiſin s'en eſt emparé, vos ſujets ſont maintenant vos ennemis, nous ſommes les ſeuls qui nous ſoyons ſouſtraits à la tyrannie, & tout Grenade ſuit les Loix du Prince de Murcie: du Prince de Murcie ! s'écria Dom Juan, ah Ciel ! que me dites-vous ? le Prince de Murcie eſt

mon ennemi, le Prince de Murcie eſt un uſurpateur ! non Dom Garcie il n'eſt pas poſſible..... Ah Seigneur, reprit D. Garcie, il n'eſt que trop vray, la conſternation de vos fidels ſujets que vous voyez icy, ne vous l'aſſure que trop.

En vain D. Juan voulut douter, les larmes perfides de Dom Garcie le perſuaderent enfin. Oh Ciel, dit ce credule Prince, ſur quoy faut-il deſormais compter ? le Prince de

Murcie m'eſt infidele, le Prince de Murcie m'enleve mes Etats : Ah ! perfide, tu me trahis ? Je vais ſoûlever contre toy toute l'Eſpagne : mais je ſçai un autre moyen de me vanger ; Leonore indignée de ton lâche procedé, & confuſe d'avoir eu pour toy de l'amour, me vangera par la haine que je vais lui inſpirer contre toy : Allons, dit-il, fidele Dom Garcie, courons nous vanger : le Duc d'Andalouſie fut toûjours mon prote-

cteur & mon ami ; c'eſt chez luy que je trouverai de ſûrs moyens pour punir nôtre ennemi commun ; Il eſt maintenant dans l'iſle de Gade, hâtons-nous de traverſer la Mer.

Don Juan ne pouvoit faire une trop grande diligence ; le Duc d'Andalouſie devoit reprendre le chemin de Seville ; il étoit trop habile dans l'art de gouverner ſes ſujets, pour les perdre ſi long-temps de vûë. Déja le jour du départ de la Princeſſe qui devoit

s'embarquer la premiere, étoit arrêté ; Dom Juan l'ignoroit, mais il n'avoit pas besoin de le sçavoir pour se hâter d'arriver dans un lieu où il devoit voir cette Princesse. Il s'embarqua avec le traître Dom Garcie ; mais à peine furent-ils en mer, que les vents y exciterent une horrible tempête, qui menaçoit son vaisseau d'un prochain naufrage. Il n'aimoit pas assez la vie pour craindre de la perdre en cette occasion, & il consideroit

aſſez tranquillement les autres vaiſſeaux qui ſembloient devoir être à tous momens ſubmergez : tout à coup il en aperçut un dont les Pilotes effrayez faiſoient entendre des cris horribles. Une des perſonnes qui étoient dans ce vaiſſeau frappa d'abord ſa vûë ; il voulut la conſiderer plus attentivement : mais quelle fut ſa ſurpriſe ! lorſque parmi un aſſez grand nombre de femmes éplorées, il reconnut Leonore, ſeule tranquile dans

ce peril éminent : O Ciel ! s'écria-t-il, Leonore eſt prête à perir. A peine ces mots furent prononcez, que ce vaiſſeau fut ſubmergé, & Leonore diſparut avec toute ſa ſuite. Il ſe jette dans la mer, reſolu de perir, ou de la ſauver, pendant que ſes ſujets conſternez deſeſperoient de ſon ſalut. Enfin Leonore fut portée par la force d'une vague en un endroit où Dom Juan l'apperçut : il nage vers elle tout transporté, & ſauve

enfin cette illuſtre Princeſſe dans ſon vaiſſeau.

C'eſt ici qu'il faut admirer la bizarerie de la fortune. Le Prince de Murcie éloigné depuis long-temps de Leonore, n'a pû encore ſe raprocher d'elle, prêt d'arriver à l'iſle de Gade, où elle étoit, une affaire imprévûë l'en éloigne plus que jamais : pendant qu'il ſignale ſa generoſité, un credule ami, aux intérêts duquel il ſacrifie les ſiens, l'accuſe de perfidie ; Dom Juan, dont il délivre les

Etats, medite contre luy une vangeance terrible; la fortune se range de son parti, & lui procure l'occasion la plus favorable pour se vanger; il sauve la vie à ce qu'il aime, il espere s'en faire aimer comme il espere de faire haïr son rival en le peignant des plus vives couleurs.

Telles étoient les esperances de D. Juan lorsque Leonore reprit ses forces & ses esprits: à peine eut-elle ouvert les yeux qu'elle vit Dom Juan qui, pro-

ſterné à ſes pieds, ſembloit par cet important ſervice avoir acquis le droit de ſoûpirer pour elle, auquel il avoit autrefois renoncé. *Quoy, Seigneur*, lui dit-elle, *c'eſt à vous que Leonore doit la vie, à vous qui lui devez tous vos malheurs? cette vie infortunée ne meritoit point un liberateur ſi genereux, envers qui la plus forte reconnoiſſance ne peut jamais m'acquitter. Ah*, répondit Dom Juan! *pouvois-je eſperer un ſi grand bonheur, aprés avoir été ſi*

long-temps loin de vous, de ne vous revoir que pour vous donner la vie? Ah, belle Leonore! vous connoîtrez dans peu que si vous meritez un cœur fidele, le mien seul est digne de vous être offert.

Ce discours de Dom Juan allarma plus la Princesse que le danger auquel elle venoit d'échaper. Depuis sa fatale renconrre avec Elvire, elle étoit agitée des plus mortelles inquietudes; Elvire avoit nommé le Prince de Murcie, Leonore ne pouvoit

calmer ſes ſoupçons qu'en eſperant qu'Elvire ſe ſeroit mépriſe.

La hardieſſe de Dom Juan à luy parler de ſon amour, & la maniere dont il fait valoir la fidelité de ſon cœur, redouble ſes ſoupçons & la trouble, cependant prévenuë d'horreur pour toutes les infidelitez, celle de Dom Juan envers le Prince de Murcie la bleſſe, elle veut la lui faire ſentir adroitement : *Seigneur*, dit-elle à Dom Juan, *vous ne me par-*

leZ point du Prince de Murcie, cet ami qui vous est sicher, & pour qui vous sçavez que je m'interesse. Je vous entens, Madame, répondit Dom Juan, *vous opposez aux transports qui viennent de m'échapper, le souvenir d'un Prince que vous croyez encore mon ami: mais, Madame, rendez-moy plus de justice; je ne suis pas infidele au Prince de Murcie, c'est luy qui me trahit, qui m'enleve mes Etats, & qui se rend en même temps indigne de vôtre amour &*

de mon amitié. Ciel! reprit Leonore, *que me dites vous, Dom Juan?.. Non il n'est pas possible; le Prince de Murcie n'est point un usurpateur, & vôtre crédulité luy fait un affront que rien ne peut réparer. C'est à regret, Madame*, ajoûta Dom Juan, *que je vous apprens une nouvelle si triste pour vous & pour moy: mais enfin je ne puis douter que le Prince de Murcie ne soit un perfide; il nous a trompez l'un & l'autre par les fausses apparences de la vertu la plus héroïque.*

roïque. Arrestez, Dom Juan, dit imperieusement Leonore, *cette verité ne m'est pas assez connuë pour souffrir des discours injurieux à la vertu du Prince de Murcie, & aux sentimens que j'ay pour luy; c'est m'accabler que de traitter ainsi ce Heros, & vous deviez plûtôt me laisser périr... Quoy?* reprit Dom Juan, *vous croiriez que j'invente une fable pour le noircir à vos yeux? Non,* Madame, *vous l'apprendrez par d'autres bouches, cinquante de mes*

ſujets, à la tête deſquels eſt le ſujet le plus fidele, vous diront que le Prince, de concert avec le perfide D. Pedre, a ſéduit les habitans de Grenade, & s'eſt emparé de cette Duché Au nom de D. Pedre Leonore changea de couleur, & ne pouvant plus ſoûtenir une converſation ſi delicate pour ſon amour, elle pria Dom Juan de la laiſſer ſeule.

Ce fut pour lors que revenuë à ſoy-même du trouble où les derniers

mots de Dom Juan l'avoient jettée, elle s'abandonna à ſa juſte douleur : grand Dieu, dit-elle, il eſt donc vray ? le Prince de Murcie eſt un perfide, ce qu'Elvire m'a dit, & ce que m'a raconté Dom Juan n'eſt que trop confirmé ! le fatal nom de Dom Pedre ne m'en laiſſe plus douter, Dom Pedre aura trahi ſon Maître en faveur de ſon amy, le Prince amoureux d'Elvire ſe ſera fait Duc de Grenade pour s'en aſſurer la

possession ; & moy victime de l'amour le plus tendre & le plus constant, confuse & desesperée d'avoir tant aimé un ingrat, un traître, je vais mourir, détestant également tous les hommes ; & où trouver de la probité, de la foy, puisque le Prince de Murcie est un perfide ? Mais quoy, dois-je si-tôt le condamner ? peut-être ce Prince, ignorant des piéges qu'on tend à nôtre amour, gemit dans l'impossibilité où il est de me

voir. Ah ! quelle apparence, c'eſt en vain que je voudrois le juſtifier, Elvire, Dom Pedre, Dom Juan, vos funeſtes diſcours ne le rendent que trop coupable. C'eſt ainſi que Leonore accablée de la plus mortelle douleur condamnoit ſon amant malgré elle, & retractoit ſa condamnation malgré les apparences de ſa perfidie.

Cependant le vaiſſeau approchoit du bord, & déja Leonore apperçoit

ſur le rivage le Duc d'Andalouſie, que la tempête avoit extrêmemeut allarmé pour ſa vie : il la reçut avec une joye qui marqua bien la crainte à laquelle elle ſuccedoit ; mais il fut tranſporté quand il vit ſon liberateur ; il luy donna les marques les plus vives d'une reconnoiſſance qui ſe joignoit à l'amitié qu'il avoit toûjours euë pour luy ; ce qui augmenta ſes eſperances, & le deſeſpoir de Leonore.

Dom Juan ne tarda

pas à inſtruire le Duc de la prétenduë perfidie du Prince de Murcie, & D. Garcie en fit adroitement le fabuleux récit : le Duc fut ſurpris de la déteſtable action qu'on luy racontoit, & ſenſible aux malheurs de Dom Juan, il jura de le remettre dans ſon Duché, & luy promit Leonore. Plein d'un projet ſi vivement conçu, il va trouver cette Princeſſe & luy dit : Ma fille, vous ſçavez la perfidie du Prince de Murcie, apprenez

par ce dernier trait à ne vous pas laiſſer ſurprendre par la fauſſe vertu, gueriſſez-vous d'une paſſion que vous ne pouvez plus reſſentir ſans honte, & preparez-vous à épouſer Dom Juan que je vous ai toûjours deſtiné.

Leonore frappée comme d'un coup de foudre, ne put répondre à ſon Pere, mais il crut voir dans ſa contenance reſpectueuſe une fille preparée à obéir, il la laiſſe ſeule, & courut aſſurer D. Juan

de l'obéiſſance de ſa fille: ce Prince ſe crut dés ce moment vangé de ſon rival, il commença à regarder Leonore comme ſon épouſe, & il ne ceſſoit de luy parler de ſon amour, & de ſon bonheur; Leonore incertaine du party qu'elle devoit prendre, étoit pour comble de malheur obligée à le bien recevoir; elle luy devoit la vie; ſon Pere luy ordonnoit de le regarder comme ſon époux, & d'ailleurs il luy importoit de cacher

l'amour qu'elle conſervoit au Prince.

Enfin le Duc ſûr du conſentement de ſa fille, hâta extrêmement ce mariage, & le jour fut arrêté : la joye de cette nouvelle ſe répandit dans l'Iſle de Gade ; tout le monde beniſſoit le bonheur des deux époux, tandis que Leonore ſuivoit, triſte victime du devoir & de la fortune, les ordres d'un Pere toûjours contraires à ſon penchant. Eh ! quel party pouvoit-elle pren-

dre ? il falloit, ou se donner la mort, ou épouser Dom Juan ; sa vie étoit trop mal-heureuse pour qu'elle eût envie de la conserver en cette occasion, mais mourir fidelle à un scelerat, à un tyran, n'est pas un sort digne d'une grande Princesse : Enfin elle ne pouvoit desobéir à son Pere, sans révolter contr'elle tout l'Univers, à qui elle devoit compte de cette action, & devant lequel elle ne pouvoit être bien justifiée.

Elle va donc ſubir ſon malheureux ſort, déja tout ſe diſpoſe à le confirmer. Mais laiſſons cet appareil, qui tout ſuperbe qu'il étoit ne pourroit que nous attriſter ; revenons au Prince de Murcie.

Il étoit bien juſte qu'aprés avoir fait éclater tant de generoſité aux dépens même de ſon amour, cette paſſion qui dominoit dans ſon cœur, eût enfin ſon tour. Il donna les ordres neceſſaires à la tranquilité du Duché de Grenade, &

commit à Dom Pedre le ſoin de contenir dans le devoir des ſujets naturellement inconſtans ; enſuite il retourne à l'iſle de Gade, traverſe la mer, & ſe trouve dans une grande forêt : il chercha longtemps quelqu'un qui pût lui dire s'il étoit encore bien loin de Gade ; enfin il apperçut un homme rêveur, en qui le ſejour de la ſolitude laiſſoit voir de la nobleſſe & de la majeſté: il s'approche de lui, & lui dit : *Seigneur, puis-je eſpe-*

rer que vous m'apprendrez les lieux où je suis? Seigneur, répondit le Solitaire, *vous êtes dans l'isle de Gade, possedée par le Duc d'Andalousie, il est venu depuis peu y établir son sejour avec Leonore sa fille, que la renommée met audessus de ce qui parut jamais de plus accompli. Cette Isle*, reprit le Prince, *est sans doute le centre de la galanterie, puisque Leonore est si parfaite, & sa Cour doit être bien brillante? Il est aisé de le conjecturer,* répondit le Solitaire : *Je*

n'en suis pas d'ailleurs mieux informé que vous, je sçai seulement, & si cette avanture avoit fait moins de bruit je ne la sçaurois pas, je sçai que Leonore retournant a Seville, fut surprise par la tempête, & que prête à perir dans les flots, Dom Juan Prince de Grenade la delivra de ce peril. Dom Juan, reprit vivement le Prince, *a sauvé les jours de Leonore? les jours de Leonore ont été en peril? Oui, Seigneur*, repondit le Solitaire, *l'isle de Gade retentit encore de*

la reconnoissance de cette Princesse ; depuis huit jours elle a donné la main à Dom Juan. Ah Ciel! s'écria le Prince de Murcie, & en même temps il tomba aux pieds du Solitaire, sans force & sans couleur.

Avec la ſuite de cette hiſtoire Eſpagnole, j'ai promis le Mois dernier de donner, aprés la piece ſerieuſe une petite farce, *vous allez avoir des Contes de Rabelais dans l'article ſuivant.*

ARTICLE burleſque.

Suite du Paralelle d'Homere & de Rabelais.

SAns interrompre le paralelle d'Homere & de Rabelais, je puis in-

terrompre les reflexions comiques & serieuses que j'ai commencées sur ces deux Auteurs. Trop de reflexions de suite feroient une dissertation ennuyeuse, sur tout pour les Dames, dont j'ambitionne les suffrages; elles ont le goût plus delicat & plus vrai que les hommes, dont la pluspart se piquant de critique profonde,

ſont toûjours en garde contre ce qui plaît ; qui ont, pour ainſi dire, émouſſé leur goût naturel à force de ſcience & de préjugez ; en un mot, qui jugent moins par ce qu'ils ſentent, que par ce qu'ils ſçavent.

Pluſieurs Dames aſſez contentes de quelques endroits de mes diſſertations, ſe ſont plaint que les autres

n'étoient pas aſſez intelligibles pour elles, qui ne ſont pas obligées d'avoir lû Homere ni Rabelais : il eſt vrai que le Poëte Grec eſt à preſent traduit en bon françois : mais Rabelais eſt encore du grec pour elles ; je vais donc tâcher d'eclaircir & de purifier quelques morceaux de Rabelais, pour les rendre moins ennuyeux aux Dames.

Ces extraits épurez feront plaiſir à celles qui, curieuſes de lire Rabelais, n'ont jamais voulu contenter leur curioſité aux dépens de leur modeſtie.

En donnant ce qu'il y a de meilleur dans Rabelais, je fixerai la curioſité de celles qui en faveur du bon, auroient riſqué de lire le mauvais.

Et s'il y en a quel-

qu'une qui n'ait pû resister à la tentation de tout lire, elle pourra citer Maître François à l'abry de mes extraits, sans être soupçonnée d'auoir lû l'original.

Dans la derniere dissertation j'ai opposé à une harangue du sage Nestor, une lettre écrite à Gargantua par Grandgousier son pere. Vous avez vû que Rabelais s'est mélé du se-

rieux ; Homere se mé-
le aussi quelquefois du
burlesque, autre sujet
de paralelle. Vous aurez
ici un conte heroïcomi-
que de l'Odissée, mais
commençons par un
conte de Rabelais ; je ne
prétens qu'opposer le
premier coup d'œil de
ces deux contes, & non
pas les comparer exa-
ctement : j'en trouverai
dans la suite quelques-
uns plus propres à être

comparez enſemble. Voici celui de Rabelais, dont j'ai ſeulement conſervé le fond, en ajoûtant & retranchant tout ce que j'ai crû pouvoir le rendre plus agréable, & plus intelligible aux Dames.

LES

LES MOUTONS de Dindenaut.

En une Nauf ou Navire estoit le taciturnien, songe-creux, & malignement intentionné Panurge : en ce même Navire estoit un Marchand de moutons nommé Dindenaut, homme gaillard, raillard, grand ribleur, & dégoiseur de gausseries, lequel voyoit Pa-

Aoust 1711.

nurge tout débiffé de mine, & mal en point d'acouſtrement, déhouſillé de chevelure, veſte délabrée, éguillettes rompuës, boutons intermitans, chauſſes pendantes, & lunettes penduës au bonnet. Le Marchant donc s'émancipa en gauſſeries ſur chaque piece d'iceluy accouſtrement, mais ſpecialement ſur ſes lunettes : luy diſant avoir ſçu par tradi-

tion vulgaire que tout homme arborant lunettes fut toûjours onc mal voulu des femmes étranges & vilipendé de la ſienne domeſtique, ſur leſquels pronoſtics apoſtrophant Panurge en ſon honneur, l'appella je ne ſçay comment, *id eſt*, d'un nom qui réveilla Panurge de ſa léthargie rêveuſe; car rêvoit juſte en ce moment aux inconveniens à venir de ſon

futur mariage. Holà, holà, mon bon Marchand ; dit d'abord Panurge d'un air niais & bonnasse, holà, vous dis-je, car onc ne fus, ny ne puis maintenant estre ce que nul n'est que par mariage : A quoy repart Dindenaut, que marié ou non marié, c'est tout un ; car fruits de Cornuaille sont fruits précoces, & m'est avis que pour porter tels fruits,

êtes fait & moulé com-
me de cire : ouy , cette
plante mordra ſur vôtre
chef comme chiendent
ſur terre graſſe.

Ho , ho , ho , reprit
bonnement Panurge ,
quartier , quartier , car
par la vertu - bœuf ou
aſne que je ſuis , ne puis
avoir eſprit d'Aigle per-
çant les nuës , par quoy
gaudiſſez-vous de moy ,
ſi c'eſt voſtre plaiſir ,
mais rien ne repliqueray

faute de replique : prenons patience.

Patience vous duira, dit le Marchand, comme à tant d'autres. Patience est vertu maritale. Patience soit interrompit Panurge, mais changeons de propos : Vous avez-là force beaux moutons, m'en vendriez-vous bien un par avanture.

O le vaillant acheteur de moutons, dit le Marchand. Feriez volontiers

plus convenablement vous acheter un bon habit pour quand vous serez marié, habit de ménage, habit avenant, manteau profitable, chapeau commode, & panache de cerf.

Patience, dit Panurge, & vendez-moy seulement un de vos mouton.

Tubleu, dit le Marchand, ce seroit fortune pour vous qu'un de ces

beliers. Vendriez ſa fine laine pour faire draps, ſa liſſe peau pour faire cuir s ſa chair friande pour nourrir Princes, & ſi petite-oye pieds & teſte vous reſteroient, & cornes encore ſur le marché.

Patience, dit Panurge, tout ce que dites de cornerie a eſté corné aux oreilles tant & tant de fois, laiſſons ces vieilleties; ſottiſes nouvelles ſont plus de miſe.

Ah qu'il dit bien ! reprit le Marchand, il merite que mouton je luy vende, il eſt bon homme : ç'a parlons d'affaire.

Bon, dit Panurge en joye, vous venez au but, & n'auray plus beſoin de patience.

C'a, dit le Marchand, écoutez-moy. J'écoute dit Panurge.

LE M. Approchez cette oreille droite. P. Qu'eſt-

ce. LE M. Et la gauche. P. Hé bien. LE M. Et l'autre encore. P. N'en ay que ces deux. LE M. Ouvrez-les donc toutes grandes. P. A vôtre commandement. LE MARC. Vous allez au pays des Lanternois? P. Ouy. LE M. Voir le monde? P. Certes. LE M. Joyeusement? P. Voire. Le M. Sans vous fâcher P. N'en ay d'envie. LE M. Vous avez nom Robin. P. Si

vous voulez. LE MARC.
Voyez-vous ce Mouton?
P. Vous me l'allez vendre, LE M. Il a nom Robin comme vous. Ha, ha, ha... Vons allez au pays des Lanternois voir le monde, joyeusement, sans vous fâcher, ne vous fâchez - donc guere si Robin mouton n'est pas pour vous. Bez, bez, bez; & continua ainsi bez, bez, aux oreilles du pauvre Panurge, en se

mocquant de ſa lourde-
rie.

Oh, patience, patien-
ce, reprit Panurge, baiſ-
ſant épaules & teſte en
toute humilité, à bon
beſoin de patience qui
moutons veut avoir de
Dindenaut; mais je vois
que vous me lanternifi-
boliſez ainſi pource que
me croyez pauvre he-
re, voulant acheter ſans
payer, ou payer ſans ar-
gent, & en ce vous trom-

pez à la mine, car voicy dequoy faire emplette : disant cela Panurge tire ample & longue bourse, que par cas fortuit, contre son naturel avoit pleine de Ducatons, de laquelle opulence le Marchand fut ébahi, & incontinent gausserie cessa à l'aspect d'objet tant respectable comme est argent.

Par iceluy alleché le Marchand demanda

quatre, cinq, ſix fois plus que ne valloit le mouton; à quoy Panurge fit comme riche enfant de Paris, le prit au mot, de peur que mouton ne luy échapa, & tirant de ſa bourſe le prix exorbitant, ſans autre mot dire que patience, patience, mit les deniers és mains du Marchand, & choiſit à même le troupeau un grand & beau maiſtre mouton

qu'il emporta brandi ſous ſon bras, car de force autant que de malin vouloir avoit, cependant le mouton cryoit, bêloit, & en conſequance naturelle, oyant celuy-cy bêler, bêloient enſemblement les autres moutons, comme diſant en leur langage moutonnois, ou menez-vous noſtre compagnon, de même diſoient mais en langage plus articulé les

assistants à Panurge ou diantre menez-vous ce mouton, & qu'en allez-vous faire, à quoy répond Panurge le mouton n'est-il pas à moy, l'ay bien payé & chacun de son bien fait selon qu'il s'avise, ce mouton s'appelle Robin comme moy, Dindenaut l'a dit. Robin mouton sçait bien nager, je le vois à sa mine, & ce disant subitement jetta son mouton

en pleine mer, criant nâge Robin, nâge mon mignon : or Robin mouton allant à l'eau, criant bêlant ; tous les autres moutons crians bêlans en pareille intonation, commencerent ſoy jetter aprés & ſauter en mer à la file, ſi que le debat entr'eux eſtoit à qui ſuivroit le premier ſon compagnon dans l'eau, car nature a fait de tous animaux mouton le plus

ſot, & à ſuivre mauvais exemple le plus enclin, fors l'homme.

Le Marchand tout cecy voyant demeura ſtupefait & tout effrayé, s'efforçant à retenir ſes moutons de tout ſon pouvoir, pendant quoy Panurge en ſon ſang froid rancunier, luy diſoit, patience Dindenaut, patience, & ne vous bougez, ny tourmentez, Robin mouton

reviendra à nâge & ses compagnons le resuivront; venez Robin, venez mon fils, & ensuite crioit aux oreilles de Dindenaut, comme avoit par Dindenaut esté crié aux siennes en signe de moquerie, bez, bez, Finablement Dindenaut voyant perir tous ses moutons en prit un grãd & fort par la toison, cuidant ainsi luy retenant retenir le reste, mais ce

mouton puiſſant entraî-
na Dindenaut luy-mê-
me, en l'eau, & ce fut
lors que Panurge redou-
bla de crier, nâge Ro-
bin, nâge Dindenaut,
bez, bez, bez, tant que
par noyement, des mou-
tons & du Marchand fut
cette avanture finie, dont
dont Panurge ne rioit
que ſous barbe, parce
que jamais on ne le vit
rire en plein, que je ſça-
che.

Je croirois bien que le caractere de Panurge a servi de modele pour celuy de la Rancune. Moliere a pris de ce seul Conte-cy deux ou trois Jeux de Theatre, & la Fontaine plusieurs bons mots.

Enfin nos meilleurs Autheurs ont puisé dans Rabelais leur excellent comique, & les Poëtes du Pont-neuf en ont tiré leursplates boufonneries.

Les Euripides & les Se-

neques ont pris dans Homere le ſublime de leur Poëſie, & les Nourrices luy doivent leurs Contes de peau-d'aſne, leurs Ogres qui mangent la chair fraîche, ſont deſcendus en ligne droite du Cyclope dont vous allez voir le Conte.

Voiladonc Homere & Rabelais grands modeles pour l'excellent & dangereux exemples pour le mauvais du plus bas

ordre. Homere & Rabelais occupent les beaux esprits ; mais ils amusent les petits enfants ; humiliez-vous grands Auteurs vous estes hommes ; l'homme a du petit & du grand, du haut & du bas ; c'est son partage, & si quelqu'un de nos Sçavants s'obstine à trouver tout grand dans un Ancien, petitesse dans ce Moderne quelque grand qu'il soit d'ail-

leurs il prouve ce que j'avance, qu'il y a du petit & du grand dans tous les hommes.

Revenons à nos moutons, diroit Rabelais, m'avez parlé des moutons de Dindenaut, si faut-il trouver aussi moutons en œuvres d'Homere, puisque és miens moutons y a, ou ne se point mesler ny ingerer de le mettre en paralelle à l'encontre de moy.

Ouy

Ouy dea, repliquerai je, on trouvera prou de moutons dans l'œuvre grec, & hardiment les paralelliſerai avec les vôtres, Maître François ; car avez dit, ou vous, ou quelqu'un de vôtre école, que chou pour chou Aubervilliers vaut bien Paris ; & dirai de même, que moutons pour moutons Rabelais vaut bien Homere : or a-t-on déja vû

comme par malignité Panurgienne moutons de Dindenaut ſauterent en mer ; voyons donc comme par aſtuce Ulyſſienne moutons de Ciclope lui ſauteront ſous jambe, en ſortant de ſa caverne.

LES MOUTONS DU CYCLOPE.

DAns l'iſle des Cyclopes où j'avois pris ter-

re, je descendis avec les plus vaillans hommes de mon Vaisseau, je trouvai une caverne d'une largeur étonnante. Le Cyclope qui l'habitoit étoit aux champs, où il avoit mené paître ses troupeaux. Toute sa caverne étoit dans un ordre que nous admirions. Les agneaux separez d'un côté, les chevreaux d'un autre, &c... On voyoit là de grands pots à conserver le lait, ici des paniers de jonc, dans lesquels il faisoit des fromages, &c....

Nous avions aporté du vin, pris chez les Ciconiens, &c.. Nous buvions de ce vin, & mangions les fromages du Cyclope, lors qu'il arriva.

Je fus effrayé en le voyant. Ç'étoit un vaste corps comme celui d'une montagne ; il n'y eut jamais un monstre plus épouvantable : il portoit sur ses épaules une charge de bois sec ; le bruit qu'il fit en le jettant à terre à l'entrée de la caverne, retentit si fort, que tous mes compagnons saisis de crainte, se cacherent en differens endroits de cette terrible demeure.

Il fait entrer toutes ses brebis ; il ferme sa caverne, poussant une roche si haute & si forte, qu'il auroit été impossible de la mouvoir, à force de bœufs ou de chevaux.

Je le voyois faire tout son

ménage, tantôt tirer le lait de ſes brebis, & . . . Enfin il allume ſon feu, & comme l'obſcurité qui nous avoit cachez fut diſſipée par cette clarté, il nous apperçut : Qui êtes-vous donc, nous dit-il d'un ton menaçant ? des Pirates, qui pour piller & faire perir les autres hommes, ne craignez pas vous-même de vous expoſer ſur la mer ? Quoy ? des Marchands que l'avarice fait paſſer d'un bout de l'Univers à l'autre pour s'enrichir, entretenant le luxe de leur Patrie ? êtes-vous des vagabons qui courez les mers par la vaine curioſité d'apprendre ce qui ſe paſſe chez autruy...

Je pris la parole, & luy dis que nous étions de l'armée d'Agamemnon, que je le priois de nous traiter avec l'hoſpitalité que Jupiter a commandée, & de ſe ſouvenir que les Etrangers ſont ſous la protection des Dieux, & que l'on doit craindre de les offenſer.

Tu es bien temeraire, me dit-il fierement, de venir de ſi loin me diſcourir ſur la crainte & ſur l'obeïſſance que tu dis que je dois aux Dieux: apprens que les Cyclopes ne craignent ni vôtre Jupiter ni vos Dieux: pour n'avoir été nouris d'une chevre, ils ne s'eſtiment pas moins heureux, je verray ce que je

dois faire de toy, je n'iray point consulter l'Oracle là-dessus, c'est mon affaire de sçavoir ce que je veux, &c...

Je lui parlai encor pour tâcher de l'adoucir: mais dédaignant de me répondre, il nous regardoit avec son œil terrible; (car les Cyclopes n'en ont qu'un.) Enfin il se saisit tout d'un coup de deux de mes compagnons, & aprés les avoir élevez bien haut, il les abbatit avec violence, & leur écrasa la tête: il les met bientôt en pieces, la terre est couverte de leur sang, il est ensanglanté lui-même: ce monstre, ce cruel monstre les mange, les devore: Jugez en quel état nous étions?

Aprés s'être rassasié de cette abominable maniere, il but plusieurs cruches de lait, & s'étendit pour dormir au milieu de ses troupeaux. Combien de fois eus-je dessein de plonger mon épée dans son corps? &c.... mais il auroit falu perir dans cette caverne; car il étoit impossible d'ôter la pierre qui la fermoit: il falloit donc attendre ce que sa cruauté decideroit de nôtre vie.

A peine ce cruel fut-il éveillé qu'il se prépara un déjeuner aussi funeste que le repas du soir précedent; deux de mes camarades furent dévorez de même, aprés quoy il fit sortir au pâturage ses troupeaux, &

nous laissa enfermez dans la caverne, en repoussant la pesante roche qui lui servoit de porte.

Je cherchois dans mon esprit quelque moyen de punir ce barbare, & de nous délivrer.... Il y avoit à l'entrée de sa caverne une massuë aussi longue que le mats d'un navire ; nous en coupâmes de quoi faire une autre massuë, que nous aiguisâmes pour executer mon projet quand l'occasion seroit venuë.

Le Cyclope rentra, & recommença un autre repas aussi funeste à deux autres de mes compagnons, que ceux que je vous ay racontez ; je m'approchai de lui portant en main

un vase de ce vin admirable que nous avions. *Buvez*, lui dis-je, *peut-être me sçaurez-vous gré du present que je vous offre, &c.*...Il prit la coupe, la but, & y ayant pris un extrême plaisir, il voulut sçavoir mon nom, & promit de me traiter avec hospitalité.

Je remplis sa coupe une autre fois, il l'avale avec plaisir, il ne paroissoit plus avoir cette cruauté qui nous effrayoit, je caressois ce monstre, & je tâchois de le gagner par la douceur de mes paroles, il revenoit toûjours à me demander mon nom.

Dans l'embarras où j'étois je luy fis accroire que je me nommois *Personne*; alors pour

récompense de mes caresses & de mon vin, il me dit : Eh bien, *Personne*, tous tes camarades passeront devant toy, je te reserve pour être le dernier que je mangeray.

Il s'étendit à terre en me prononçant ces terribles paroles, le vin & le sommeil l'accablerent..... & c'étoit ce que j'attendois ; j'allay prendre ma Massuë, j'allumay la pointe dans le feu que le Cyclope avoit couvert de cendres, nous approchons du Cyclope, pendant que quatre de mes compagnons enfoncent ce bois & ce feu dans son œil, j'aidois à le déraciner, &c....

Aprés l'avoir aveuglé de

cette maniere nous nous étions retirez loin de luy, & nous attendions quel ſeroit l'effet de ſa rage & de ſes cris. Un grand nombre de Cyclopes, qui avoient entendu ſes heurlemens accoururent à ſa porte, & luy demandoient : qui eſt-ce qui peut vous avoir attaqué dans vôtre Maiſon ? Comme celui-cy s'étoit perſuadé que je me nommois *Perſonne*, il ne pouvoit leur faire comprendre qu'il y avoit un ennemi en dedans qui l'avoit maltraitté, ils entendoiẽt qu'il n'avoit été bleſſé de perſonne. . . . ainſi par cet équivoque les Cyclopes ſe retirérent, en diſant : c'eſt donc une affliction que Jupiter t'en-

voye, il faut plier ſous les coups de ſa colere....

Je fus ravi d'entendre que ces Cyclopes ſe retiroient : cependant celui-cy, outré de rage, alloit de côté & d'autre dans ſa Caverne, étendant les bras pour nous prendre, mais rien n'étoit plus aiſé que de luy échapper, l'eſpace étoit grand, & il ne voyoit goutte, &c....

Il prit enfin le party d'ouvrir à demy ſa Caverne, de ſorte qu'il n'y avoit de place que pour ſortir trois ou quatre enſemble, il crut qu'il nous arrêteroit au paſſage : il ſe met au milieu, qu'il occupoit, étendant les bras & les jambes, & faiſoit ſortir ſes Mou-

tons, qu'il tâtoit les uns aprés les autres ; nous ne donnâmes pas dans un piége si grossier ; cependant il falloit sortir ou perir ; je repassois en mon esprit une infinité de stratagêmes ; Enfin ayant choisi neuf des plus forts Beliers, je les attachay trois à trois, je liay sous leur ventre mes neuf compagnons restez, qui passerent de cette sorte sans être reconnus, je tentay le même hazard pour moy, il y avoit un Belier plus grand que tous les autres, je me cache aussi sous son ventre, le Cyclope le reconnoît à l'épaisseur de sa laine, le caresse & le retient ; comment, disoit-il, tu n'es pas aujour-

d'huy le premier au pâturage ? tu es touché de l'affliction de ton Maître, tu ne vois plus cet œil qui te conduisoit & que tu connoissois, un traître me l'a arraché, tu me montrerois ce traître si tu pouvois m'exprimer ta fidelité, si je le tenois ce scelerat, &c..... Enfin ce monstre occupé de sa rage & de sa vengeance, laisse passer le Belier que je tenois embrassé par la laine de son col, & c'est ainsi que nous voyant tous en liberté, nous respirâmes avec plaisir.

J'ai choisi de bonne foi pour opposer aux contes de Rabelais, un des meil-

leurs de l'Odiſſée ; car mon but principal eſt d'orner mon paralelle, & non de dégrader Homere. Convenons qu'il y a une poësie excellente dans les endroits même où il manque de juſteſſe & de bon ſens. . quel mot m'eſt échappé ? mais je me dédiray quand on voudra, & à force de raiſonnemens & d'interpretations, je trouveray par tout du bon ſens n'en fût-il point.

On n'aura pas de peine à en trouver beaucoup dans

dans les diſcours que le Cyclope tient à Ulyſſe ; le premier contient une morale admirable. *Qui êtes-vous ?* luy-dit-il, *des Pirates, &c.* Il joint dans le ſecond à une noble fierté contre Jupiter, une raillerie fine & delicate. *Je n'irai point conſulter l'Oracle, &c.* Ce Cyclope, ce monſtre eſt un Aigle pour l'eſprit : mais tout à coup, avant même que d'avoir bû, il devint ſtupide comme un bœuf, il ſe couche & s'endort

tranquillement au milieu de ſes ennemis armez, aprés avoir dévoré deux de leurs compagnons.

Ce Cyclope eſtablit d'abord que les Cyclopes ne reconnoiſſent, ni ne craignent point Jupiter, ni les autres Dieux : & ces mêmes Cyclopes un moment aprés, trompezpar l'équivoque & mauvaiſe turlupinade du mot de *Perſonne*, croyent pieuſement que les heurlemens du monſtre ſont une juſte punition des Dieux, &

ſemblent même par une credulité reſpectueuſe n'oſer entrer dans la caverne du Cyclope, pour s'éclaircir du fait. Mais j'ay promis d'éviter la diſſertation dans ce paralelle-cy; nous trouverons aſſez d'autres occaſions de critique dans Homere, & beaucoup plus dans Rabelais. Finiſſons par un petit conte de ce dernier.

LA FEMME MUETE.

DAns un certain Pays barbare & non policé en mœurs, y avoit aucuns maris bourus, & à chef mal tymbré, ce que ne voyons mie parmy nos maris Parisiens, dont grande partie, ou tous pour le moins, sont merveilleusement raisonnans, & raisonnables; aussi onc ne vit-on arriver à Paris grabuge ni malefice entre

maris & femmes.

Or en ce Pays-là, tant different de celui-ci nôtre, y avoit un mary si pervers d'entendement, qu'ayant acquis par mariage une femme muete, s'en ennuya & voulant soy guerir de cet ennuy, & elle de sa mueterie, le bon & inconsideré mary voulut qu'elle parlât, & pour ce eut recours à l'art des Medecins & Chirurgiens, qui pour la démuetir lui inciserent & bistouriserent un enciliglote adherãt au filet,

bref, elle recouvra ſanté de langue, & icelle langue voulant recuperer l'oyſiveté paſſée, elle parla tant, tant & tant, que c'eſtoit benediction ; ſi ne laiſſa pourtant le mary bouru de ſe laſſer de ſi plantheureuſe parlerie : il recourut au Medecin, le priant & conjurant, qu'autant il avoit mis de ſcience en œuvre, pour faire caqueter ſa femme muete, autant il en employât pour la faire taire. Alors le Medecin confeſſant que limité eſt le ſça-

voir medicinal, lui dit qu'il avoit bien pouvoir de faire parler femme ; mais que faudroit art bien plus puissant pour la faire taire. Cenonobstant le mari suplia, pressa, insista, persista, si que le sçavantissime docteur découvrit en un coin des registres de son cerveau remede unique, & specifique contre iceluy interminable parlement de femme, & ce remede c'est surdité du mary. Ouidà, fort bien, dit le mari : mais de ces deux maux

voyons quel ſera le pire, ou entendre ſa femme parler, ou ne rien entendre du tout : Le cas eſt ſuſpenſif, & pendant que ce mari là-deſſus en ſuſpens eſtoit, Medecin d'operer, Medecin de medicamenter, par proviſion, ſauf à conſulter par aprés.

Bref par certain charme de ſortilege medicinal le pauvre mari ſe trouva ſourd avant qu'il eût acheve de déliberer s'il conſentiroit à ſurdité : Ly voila donc, & il s'y tient faute

de

de mieux, & c'eſt comme il faudroit agir en operations de medecine. Qu'arriva-t-il ? écoutez & vous le ſçaurez.

Le Medecin à fin de beſogne demandoit force argent : mais c'eſt à quoy ce mary ne peut entendre; car il eſt ſourd comme voyez, le Medecin pourtant par beaux ſignes & geſtes ſignificatifs argent demandoit & redemãdoit juſqu'à s'irriter & colerier: mais en pareil cas geſtes ne ſont entendus, à peine

entent-on paroles bien articulées, ou écritures attestées & réiterées par Sergens intelligibles. Le Medecin donc se vit contraint de rendre l'oüie au sourd, afin qu'il entendît à payement, & le mary de rire, entendant qu'il entendoit, puis de pleurer par prévovoyance de ce qu'il n'entendroit pas Dieu tonner, dés qu'il entendroit parler sa femme. Or, de tout ceci resulte, conclusion moralement morale, qui dit, qu'en cas de maladie

& de femmes épouſées, le mieux eſt de ſe tenir comme on eſt de peur de pis.

Bouquet à Madame B... *envoyé de Paris à la Campagne.*

FAcile tribut de ma veine,
*Mes vers à L*** allez trouver Climene*
Dans ces Vallons fleuris, ces détours & ces bois,
Toûjours ornez des jeux qu'y forme l'Onde,
Lieux faits pour oublier tout le reſte du monde,
Elle penſe à moy quelquefois.
Aſſiſe au pied des caſcades

Peut-être en ce moment elle mêle
ses chants
Au bruit confus des Nayades :
Et c'est là que ses airs m'ont paru
si touchants.
Ne l'interrompez point, mes vers,
il faut attendre
Qu'elle ait cessé de chanter :
Vous risqueriez d'irriter
Des Dieux avides de l'entendre.
Prenez le temps, le lieu propre à
vous presenter,
*Conduisez-la dans l'Isle * soli-*
taire,
Azyle que l'amour fit faire
Contre tout témoin indiscret.
Soyez-y comme amans reçûs avec
mystere,
Joüissez-y d'un triomphe secret.
Vous n'êtes faits que pour elle,

* Bosquet entouré d'eau.

Ne recherchez que ses yeux.
Vouloir paroistre ingenieux
A quelqu'autre qu'à sa belle,
C'est être presque infidelle.
Tous les ans je dois luy donner
Une guirlande nouvelle:
Qu'avec plaisir j'irois la façoner!
Mais ou de l'Helicon les annales sont vaines,
Ou les vers autrefois, par des charmes vainqueurs
Déplaçoyent les ormeaux, faisoient mouvoir les chênes,
En coutera-t-il plus de commander aux fleurs?
O mes vers, depoüillez ces parterres fertiles:
Que Climene s'approche & vous tende la main,
Elle verra les lis & les œillets dociles,

Courir, se placer sur son sein.

Les Airs de M. Marais sont si gracieux & si chantans, qu'on a choisi une Sarabande du 3e Livre qu'il donne au Public, pour y ajouter des paroles Bachiques; on a cru inutile d'en donner icy la Note : sitôt que les Livres de cet excellent Auteur paroissent au jour, ils sont bien-tôt entre les mains de tout le monde.

CHANSON à boire.

AH que l'amour dans mon cœur est extrême,

C'eſt le diſcours d'un amant langoureux,
Parle autrement ſi tu veux que je t'aime,
Charge Baccus de m'addreſſer tes veux,
Fais-moy boire un coup ou deux,
Peut être tu ſeras heureux.

2. Couplet.

Ne parle plus de ton cruel martyre,
Larmes, ſoupirs, amoureuſe langueur
M'affligent trop, je veux aimer pour rire,
Le vin ſeul fera ton bonheur,
Demande à cette liqueur,
Quel eſt le chemin de mon cœur?

Le Livre de Monſieur Marais ſe vend chez Ribou, Quay des Auguſtins.

ENIGMES.

TANCREDE, FELICIANE, J'ay deviné *les Yeux.*

MARGOT LA TULIPE, un aveugle y mordroit.

Les trois graces maigres.
Hola beaux yeux pencrace.
La poupée des bons enfans.
Roque-taillade.
Oculi chaſſiacirubicondi.

Envoy, ſur l'Air *Belle & charmante brune pour qui je meurs.*

SI doux de leur nature,
Si gracieux;

Eſt-il Enigme obſcure
Qui trompe mieux ;
Ils m'ont trompé, Filis, ce
ſont vos yeux.

Point de queſtions pour ce mois cy, ni d'autres menuailles mercuriales, j'en ſuis fâché pour ceux qui les aiment, & je ſeray fâché pour ceux qui les mépriſent, ſi l'on m'en envoye beaucoup le mois prochain.

ENIGME.

L'autre jour un Berger
charmant

Auprés d'un bois me vit couchée,
Il s'approcha de moy, bien-tôt j'en fus touchée;
Expliquez ce mot sage-ment,
Car icy ma vertu ne fut point offensée,
Au contraire elle fut d'autant plus augmen-tée,
Qu'il me pressa plus for-tement,
Comment s'y prit ce ten-

dre amant
Il avoit une voix forte,
douce & flexible,
D'abord ſans m'ébranler
il chanta ſon amour,
Mais enfin il fit tant que
j'y parus ſenſible.
Il m'entendit chanter
tendrement à mon tour,
Déja d'accord tous deux,
o! cruelle avanture,
Je ne ſçay quel démon,
contraire à ſon deſir,
Rompit des nœuds: helas!
aprés cette rupture,

Adieu tendresse, adieu plaisir.

MERCURE,

IIIe PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

PIECES QUI ONT remporté les Prix du Poëme & de l'Idille par le Jugement de l'Academie des Jeux Floraux, en l'année 1711. par M. l'Abbé ASSELIN.

POEME SUR LA GRACE, A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

ESt-ce une Loi du Ciel vangeur de nos forfaits,

Que l'Homme ignore ici
le repos & la paix ?
Miſerable joüet de ſon
deſordre extrême,
Contre lui chaque jour il
s'irrite lui-même :
S'il combat ſon penchant,
quels penibles efforts :
S'il oſe lui ceder, quels
effrayans remors :
A ces maux condamné
même avant que de
naître,
Il commence à ſouffrir dés
qu'il peut ſe connoître.
Faut-il que malgré lui,
coupable infortuné,

Il expie en vivant le crime d'être né !
Helas ! lorſqu'il ſe perd dans les routes du vice,
Tremblant, il ſent qu'il marche au bord du précipice :
Pour raſſurer ſon cœur, n'a-t-il point de ſecours?
O raiſon, de ſes maux viens terminer le cours.
Mais quoi ! loin de calmer la frayeur qui le trouble,
Son deſeſpoir s'aigrit, & ſa crainte redouble,
Lorſqu'à ſes triſtes yeux

que tu viens éclairer,
Tu montres des périls
qu'il voudroit ignorer.
Ainſi quand ſur les Mers
où fondent les nuages,
Luttent contre les Eaux
les Vents & les Orages,
Que les flots à grand bruit
s'élancent dans les Airs,
Et du poids de leur chûte
ébranlent les Enfers;
Si dans le Ciel obſcur, où
tout fuit à ſa vûë,
Le Pilote effrayé voit s'en-
flammer le Nuë;
Ce feu, qui fend la nuit
ſur les flots en fureur,

Eclairant le péril, en augmente l'horreur.
Quoi ? tel que ce Nocher qui voiſin du naufrage,
Aprés de vains efforts s'abandonne à l'orage,
Faut-il que l'Homme foible, & las de reſiſter,
S'abandonne aux périls qu'il ne peut éviter ?
Grand DIEU, pour ſon ſalut ta main eſt toûjours prête ;
Tu fais trouver le calme au ſein de la tempête :
Heureux, qui de Toi ſeul attend tout ſon ſecours !

L'innocence & la paix accompagnent ſes jours.
Exempt des ſoins cruels dont l'impie eſt la proye,
Rien ne ſçauroit tarir la ſource de ſa joye;
Son cœur ne forme point d'inutiles deſirs,
Et jamais le remords ne corrompt ſes plaiſirs.
Un reſte du penchant qui l'attache à la Terre,
Malgré lui quelquefois lui livre encor la guerre:
Mais ſans chercher ici des jours pleins & contens,

Comme un point insensi-
ble il regarde le tems.
Assuré du repos que son
exil differe,
Son cœur joüit déja du
bonheur qu'il espere,
Et loin de fuir l'instant
qui doit finir ses jours,
De l'avenir trop lent ses
vœux hâtent le cours.
Douce & charmante paix
qu'inspire l'innocence,
Des travaux les plus longs
trop chere recompense,
A l'Homme impatient
coûtez-vous tant d'ef-
forts ?

Peut-il à vos douceurs
préferer ſes remords ?
Mais de mon cœur, dit-il,
je ne ſuis point le
maître :
Dans ce cœur corrompu
la Vertu ne peut naître :
C'eſt un champ inutile en
ſon aridité,
Ravagé par les feux de la
cupidité.
Vaine excuſe ! attend tout
de ce champ ſi ſterile ;
Le Ciel y verſe encor une
grace fertile.
Lorſqu'un Soleil ardent a
brûlé les côteaux,

A ſeché les moiſſons, a
fait tarir les eaux;
Si dans l'aride ſoif de la
Terre embraſée,
Le Ciel répand ſur elle
une tendre roſée,
On voit en même temps,
où tout ſembloit
mourir,
Dans les Prez émaillez
les gazons refleurir,
Dans les Bois les rameaux
reprendre leur verdure,
Et partout dans les chãps
renaître la Nature.
Ainſi ſe répandant ſur un
cœur deſſeché,

La Grace éteint les feux
qu'y porta le peché :
Et dans ce champ fécond
sa divine influence
Fait germer les Vertus &
fleurir l'innocence.
Par cet heureux secours
qu'il accorde aux
Humains,
Mortel, le Ciel a mis ton
Salut dans tes mains.
Mais, ô funeste effet d'une
indigne molesse !
En vain pour ton bonheur
sa bonté l'interesse :
A ta foiblesse en vain il
prête son appui ;

Quand il fait tout pour
toi, tu ne fais rien
pour lui.
Que ſervent les remors de
ton Ame infidelle ?
Rien ne ſçauroit fléchir
ta volonté rebelle.
Si par la verité confondu
quelquefois,
Tu rentres dans la route
où t'appelle ſa voix,
Là, quoique détrompé
du monde & de ſa
gloire,
L'objet qui t'a ſéduit flatte
encor ta memoire.
Entre un devoir auſtere

& l'amour des plaiſirs
Ton cœur flotte incer-
tain de ſes propres
deſirs.
Facile à ton penchant,
fidele à la Juſtice,
Tu voudrois allier l'inno-
cence & le vice,
Et toûjours partagé dans
tes vœux impuiſſans,
Contenter à la fois ta rai-
ſon & tes ſens.
Vainement, aveuglé par
l'erreur qui t'abuſe,
Tu crois ſur ta foibleſſe
appuyer ton excuſe.
Tu ſens tes paſſions, qui

t'entraînent toûjours;
Mais te ſens-tu forcé de
ceder à leur cours?
Quel que ſoit le pouvoir
d'une pente ſi forte,
Reſiſte, & tu vaincras le
penchant qui t'emporte.
Au ſein des paſſions,
l'Homme voluptueux
Eſt un nageur que porte
un fleuve impetueux:
S'il oppoſe au courant ſa
force & ſon courage,
Malgré l'effort des eaux,
il aborde au rivage;
A ſes bras languiſſans s'il
permet le repos,

Il cede au cours de l'onde,
entraîné par les flots.

En faveur de mon Zele excuse mon audace,
PRINCE; à tes yeux
ma plume ose peindre
la Grace.
Heureux! si, te traçant ses
mouvemens divers,
Tels qu'ils sont dans ton
cœur, tu les sens dans
mes Vers.

LA MORT DE PALE'MON, *IDILLE.*

TIRSIS, LICIDAS.

LICIDAS.

DAns ces Valons
fleuris, ſous de
ſombres feüillages,
Tout preſente à nos yeux
de riantes images:
Aſſis ſur le gazon au pied
de ces côteaux,

Nous entendons, Tirſis,
le doux bruit des
ruiſſeaux.
Jamais plus vivement de
l'Aurore naiſſante
Ne brilla dans les eaux la
lumiere tremblante;
Flore ſur leur paſſage éta-
le ſes tréſors,
La fraîcheur des Zéphirs
ſe répand ſur leurs bords.
Mais quoy? dans ces beaux
lieux, où chacun ſous
les Hêtres
Vient goûter des plaiſirs
innocens & champê-
tres,

Toû

Toûjours ſeul, toûjours
plein du trouble où
je te voy,
Tout paroît à tes yeux
auſſi triſte que toy.
Faut-il qu'un noir cha-
grin t'arrache à tant
de charmes ?
Les Dieux ne rendront
point Palémon à tes
larmes.
Epargne, cher Tirſis, des
regrets ſuperflus,
Et ceſſe enfin de plaindre
un Berger qui n'eſt
plus.

TIRSIS.

Permets un libre cours à
ma douleur extrême ;
Du ſort de Palémon je ne
plains que moy-même :
De mes juſtes regrets tu
demeures ſurpris ,
Du bien que j'ai perdu
connoiſſois-tu le prix ?

LICIDAS.

Palémon eut pour toy l'a-
mitié la plus tendre ;
Je ſçai , pour te former ,

les ſoins qu'il voulut
prendre :
A toy ſeul, quel Berger
n'en parut point jaloux ?
A toy ſeul il fit part de ſes
chants les plus doux.

TIRSIS.

Il a plus fait pour moy, tu
l'as vû ſans envie,
C'eſt à lui que je dois le
calme de ma vie :
A de trop doux tranſports
m'arrachant ſans re-
tour,
C'eſt lui qui m'a ſauvé

des écueils de l'amour.
Esclave d'un penchant qui
ne peut que nous nuire,
Helas ! à quelle erreur me
laissois-je séduire ?
Je croyois, prévenu par
de tendres desirs,
Qu'en vivant sans amour
on vivoit sans plaisirs :
Un cœur, qui n'aimoit
point, me sembloit
inutile.
Mais enfin j'ai connu le
prix d'un sort tran-
quile ;
Et dégagé des fers qui
m'avoient arrêté,

Au rang des plus grands
biens j'ai mis ma liberté.

LICIDAS.

Par quel charme ſecret,
Palémon dans ton
ame,
Tirſis, a-t-il éteint une
innocente flâme?
Lui-même toûjours prêt
d'applaudir à tes feux,
T'en parloit comme eût
fait un Berger
amoureux.

TIRSIS.

Palémon dans les nœuds

de la plus douce
Chaîne
Vit à regret Tirſis retenu
par Iſmene :
Mais comment dégager
un captif ſi content ?
Des caprices d'Iſmene il
attendoit l'inſtant.
Cependant dans mon
cœur, qu'abuſoit l'eſ-
perance,
Ses diſcours par degrez
portoient l'indifference.
Heureux, me diſoit-il, qui
ſage en ſes plaiſirs
Dans ſa ſeule raiſon a pui-
ſé ſes deſirs.

Il goûte dans la paix, que
l'innocence inſpire,
Un bonheur auſſi pur que
le jour qu'il reſpire :
Indépendant de tout, ſans
ſoins & ſans ennui,
C'eſt aſſez qu'en ſecret il
ſoit content de lui :
Il trouve tous les biens
dans la vertu qu'il
aime,
Et vivant pour lui ſeul, ſe
ſuffit à lui-même.

LICIDAS.

Inſtruit par les conſeils

d'un ſi ſage Berger,
Quel cœur eût pû, Tirſis,
ne ſe pas dégager?
Avec lui la vertu n'avoit
rien de ſauvage:
De nos plus doux plaiſirs
il permettoit l'uſage.
Lui-même aimoit nos
jeux. Avec toy dans
nos bois
Souvent à nos concerts il
a mêlé ſa voix.
Quelle voix chantoit
mieux Ariane
abuſée,
Atteſtant les ſermens du
parjure Theſée?

Je

Je crois l'entendre encor.
Les amoureux Zéphirs
Dans les Forêts alors rete-
noient leurs ſoupirs :
De leur Palais humide, à
ſes chants attentives,
Les Nayades en foule ac-
couroient ſur les rives :
Les flots qu'il ſuſpendoit
craignoient de s'agiter ;
Les Echos écoutoient &
n'oſoient répéter.

TIRSIS.

Si-tôt que dans ces lieux,
au retour de l'Aurore,

Tous les Prez deployoient
les richesses de Flore,
Au fond des bois obscurs,
azile du repos,
Nous allions par nos
chants réveiller les
Echos.
Là, tandis qu'à leur gré,
sur le bord des fon-
taines,
Les Zephirs agitoient les
ombres incertaines,
Tandis que les Oiseaux
animoient leurs
concerts,
Que les fleurs exhaloient
leurs parfums dans
les airs,

Couchez prés du cristal
d'une onde vive &
pure,
Nous n'étions jamais las
d'admirer la Nature.
Momens, que m'offre en-
cor un tendre souvenir,
Estes-vous écoulez pour
ne plus revenir.

LICIDAS.

D'un Berger si cheri si les
Dieux te séparent,
Oublie un triste sort quand
les Dieux le réparent.
Dans ces lieux, qu'ont

charmé les chants de
Palémon,
Succede à ce Berger l'ai-
macle Philémon:
Philémon, qu'en ſes Vers
Apollon même inſpire,
A qui ce Dieu ſouvent a
confié ſa Lyre.
Ses accens ſont pour moy
ce qu'eſt ſur les
côteaux
Pour un Berger rêveur le
murmure des eaux:
Ou pour un Voyageur
échauffé dans ſa courſe
Un ruiſſeau pur & frais
qui jaillit de ſa ſource.

TIRSIS.

Je connois Philémon, ſi vanté dans nos bois,
Et je ſçai ce qu'ont pû les charmes de ſa voix:
Ce Berger, que guidoit une charmante Fée,
Deſcendit aux Enfers ſur les traces d'Orphée. *
Heureux! s'il m'apprenoit par quels charmans accords
Sa voix ſe fit entendre aux rivages des Morts.

* *La Deſcente aux Enfers, Ode de M. de la Motte.*

Palémon, en dépit de la
Parque ſévére,
Je fléchirois Charon, j'en-
chanterois Cerbére:
Et j'irois, des Deſtins for-
çant la dure Loi,
Te rendre la lumiere, ou
la perdre avec Toi.

LE DON DE LA NAYADE,

PIECE NOUVELLE.

BRadamante, fille d'Aimon
Fut vaillante & pleine de charmes;
Sa beauté, ſon adreſſe aux armes,
Lui donnerent un grand renom.
L'hiſtoire fit jadis recit de ſes proüeſſes:

Elle occit des Géans, conquit des Forteresses;
Défit l'Ost des payens, fit mille autres exploits.
L'Auteur debite toutefois
Une Avanture dont la belle,
Malgré son extreme valeur,
Ne put sortir à son honneur;
Le moindre Chevalier s'en fut mieux tiré qu'elle.
Il falloit, & j'eusse voulu
Que le cas eut été conté par la Fontaine:
S'il s'en étoit donné la peine,

Le conte en auroit mieux
valu.
Mais ſans uſer d'un plus
ample prélude,
Venons à nôtre hiſtoire.
Au fond d'un bois épais
Bradamante un beau jour
vint pour prendre le frais,
Ou pour chercher la ſoli-
tude.
L'obſcurité du lieu l'invi-
tant au repos,
Elle ôta ſon armet, s'aſſit
ſur l'herbe tendre,
Et ne put long-temps ſe
défendre
Des charmes de Morphée.
Or il eſt à propos

Qu'on ſache que le Roy
Marcile,
Dans un château non loin
de cet endroit,
Avoit une fille nubile,
Qui Fleur-d'eſpine ſe nom-
moit.
En chaſſant ce jour-là, de
hazard elle paſſe
Auprés du ſauvage réduit,
Où la Guerriere ſe délaſſe.
L'Infante ſans ſuite & ſans
bruit
Aproche, & voit la riche
armure.
N'agueres certaine bleſ-
ſure,

Que ſur le chef Brada-
mante reçut,
L'obligea de couper ſa
longue chevelure.
C'eſt juſtement ce qui
deçut
Nôtre imprudente chaſſe-
reſſe.
Elle admire ſes traits, ſa
grace, ſa jeuneſſe,
Sa taille, ſon air fier, mê-
me au ſein du repos:
Ah! que mon ſort ſeroit
digne d'envie,
Si je plaiſois, dit-elle, à ce
jeune Heros.
Mais ſans vouloir ici faire

la renchérie,
Ni la prude mal-à-propos,
Eveillons-le ; voyons ce
que le ſort m'apprête.
Elle l'éveille : en un inſtant
Les yeux de Bradamante
achevent ſa conquête.
Je ne puis reſiſter au juſte
empreſſement
De vous entretenir : c'eſt
trop de hardieſſe ;
Mais, Seigneur, excuſez
une jeune Princeſſe
Dont l'Amour vous rend
le Vainqueur.
Oui, mon beau Chevalier,
malgré moy je vous aime,

Et je ne ſçai quelle force
ſuprême
Vous a ſi-tôt rendu le
maître de mon cœur.
C'eſt l'effet de la ſympa-
thie.
Fille qui reſiſte trop peu,
Ou qui ſe rend ſans qu'on
la prie,
Met ordinairement la ſym-
pathie en jeu.
L'Amour me fait paſſer les
bornes ordinaires:
Mais quoy? c'eſt le deſtin
de celles de mon rang,
De ſe déclarer les premie-
res:

D'ailleurs vous êtes trop
charmant,
Pour qu'un cœur avec
vous s'amuſe aux bien-
ſéances:
Les plus ſeveres d'entre
nous
Ne balanceroient point à
faire des avances,
Si tous les Cavaliers étoient
faits comme vous.
A ce diſcours Bradamante
replique:
Les Dames, je crois, ra-
rement
Leur donneroient de la
pratique,

S'ils n'étoient pas faits autrement.
Treve de modeſtie, interrompit l'Infante :
Ne perdons point en vains diſcours
Un temps qui nous eſt cher, & qu'on n'a pas toûjours.
La Scene étoit aſſez plaiſante
Pour la faire durer : Bradamante pourtant
Ne voulut pas pouſſer la feinte plus avant ;
Soit crainte de nourrir de folles eſperances,

Qui ne pouvoient finir
trop tôt ;
Ou de paſſer pour un ni-
gaut,
Negligeant de telles a-
vances.
Elle declara donc & ſon
ſexe & ſon nom
Pour arreſter l'effet de l'a-
moureux poiſon.
Quelle ſurpriſe pour l'In-
fante,
Quelle douleur ! Elle fai-
ſoit pitié.
Enfin ne pouvant être a-
mante,
Elle prend le parti d'une
ten-

tendre amitié ;
Venez vous repoſer, dit-
elle à la guerriere,
Dans un Château voiſin
que tient le Roy mon
pere ;
On fera de ſon mieux pour
vous y regaler,
Auſſi bien eſt-il tard, où
pourriez-vous aller ?
Vous ne rencontrerez au-
cune hôtellerie.
Aux offres qu'elle fait Bra-
damante ſe rend
Par complaiſance ſeule-
ment ;

Et toutes deux de compa-
gnie,
Aprés avoir rejoint les
chiens & les chasseurs,
S'en vont droit au Châ-
teau. Là prés des con-
noisseurs,
Bradamante parut une
beauté divine.
La prévoyante Fleur-d'es-
pine
Avoit eu soin de mettre
en arrivant
Sa compagne en habit
décent:
Précaution assez utile,
Les gens étant là, comme

ailleurs,
Fort médiſans & grands
gloſeurs.
Quand on eſt ſage au
fonds, c'eſt le plus dif-
ficile,
Il ne faut à credit donner
priſe aux cenſeurs.
Que ſur ce point chacun à
ſa mode raiſonne;
Le ſcandale à mon ſens eſt
le plus grand péché:
J'aimerois mieux encor un
vice bien caché
Qu'une vertu que l'on
ſoupçonne.
L'auteur ne conte point ſi

la chere fut bonne,
Cela se présuppose ; ainsi
je n'en dis rien.
Le souper fait, aprés quel-
que entretien,
On se coucha. La belle
Hôtesse
Donna belle chambre &
bon lit
A Bradamante, qui dor-
mit
Jusqu'au matin tout d'une
piece.
L'autre reposa peu ; l'A-
mour l'en empêcha :
Elle se plaignit, soûpira.
La nuit s'étant ainsi passée,

Aprés mille tendres adieux,
Bradamante partit, non ſans être preſſée
De s'arrêter encor quelque temps dans ces lieux.
Elle ſe rend en diligence
A Montauban, où le bon Duc Aymon
L'attendoit plein d'impatience.
Nôtre vieillard en ſa maiſon
Soupoit en l'attendant: il ſe leve, il l'embraſſe,

A ſes côtez galamment
vous la place:
Mais aprés le repas il lui
fait un Sermon.
Pour s'excuſer, l'adroite
Paladine
De ſes exploits guerriers
ayant fait le recit,
La rencontre de Fleur-
d'eſpine
Vint à ſon tour: Dieu ſçait
comme on en rit!
L'hiſtoire en parut excel-
lente;
Et tant qu'elle dura pas
un ne s'endormit.
Certain cadet de Brada-
mante

Resolut à part-soy d'en
faire son profit.
Les cadets de ces lieux
ont toûjours de l'esprit.
Celui-ci connoissoit l'In-
fante,
A Saragosse il l'avoit vûë
un jour,
Et pour elle désfors il eût
parlé d'amour,
S'il eût crû reüssir en si
haute entreprise:
Mais il surmonta son
penchant,
N'étant pas homme à
faire la sottise,
D'aimer pour aimer seu-
lement.

Je laiſſe à penſer ſi le Sire,
De l'humeur que je viens de dire,
N'ayant encore barbe au menton,
Rioit ſous cape : en voicy la raiſon.
Richardet, c'eſt le nom qu'avoit le bon Apôtre,
Reſſembloit à ſa ſœur: mais ſi parfaitement,
Que le bon-homme Aymon ſouvent
Luy-même s'y trompoit, & prenoit l'un pour l'autre.
Sur ce pied-là le drôle crut
Qu'il

Qu'il viendroit ſans peine
à ſon but,
Au moyen de la reſſem-
blance.
Plein de cette douce eſ-
perance
Le Galant dés la même
nuit,
Pendant que ſa ſœur dort,
que tout eſt en ſilence,
Lui vole armes, cheval,
& tout ce qui s'enſuit.
Equipé de la ſorte il s'en
va ſans trompette:
Il ſe rend chez l'Infante
avant la fin du jour.
C'eut été pour tout autre

une trop longue traite:
Mais que ne fait-on point
animé par l'amour?
Les parens à l'aſpect de la
feinte pucelle
Donnent dans le paneau
ſans ſe douter du tour.
Heureux qui peut de ſon
retour
Porter la premiere nou-
velle!
Tant on eſt ſûr par là de
bien faire ſa Cour.
Je ne dirai point les ten-
dreſſes,
Embraſſades, baiſers, ca-
reſſes

Que l'Infante lui fit dans
sa reception ;
Suffit qu'on ne sçauroit en
faire davantage.
Mais quoique le Galant
dans cette occasion
S'écartât de son person-
nage,
L'Infante jusqu'au bout fut
dans la bonne foy.
Puis quand elle eût sçû
tout; étoit-ce là dequoy
Lui faire plus mauvais vi-
sage ?
On desarma le Pelerin ;
Point d'Ecuyers, l'Infante
en fit l'office,

N'ayant voulu que ce
ſervice
Lui fut rendu d'une autre
main:
On lui mit juppes & cor-
nettes,
Mouchoirs, rubans, en-
fin tout l'attirail galant
Dont aujourd'huy ſe ſer-
vent nos Coquettes;
Il n'y manquoit que du
rouge & du blanc;
On le laiſſoit en ce temps
aux Griſettes.
Le ſouper fut ſervi; mais
durant le repas
Richardet, dont l'habit

relevoit les appas,
Fit plus d'une jalouſe, &
plus d'une infidelle.
Cependant la fauſſe Don-
zelle
Affecte certain air hon-
teux,
Certaine pudeur virgina-
le,
Vous euſſiez dit une Veſ-
tale
Si bien ſçait gouverner &
ſon geſte & ſes yeux.
Enfin l'heure tant deſirée
Arriva pour nôtre galant:
Tête à tête avec luy l'In-
fante étoit reſtée,

La voyant confuſe, affli-
gée,
Il luy parla : Voicy com-
ment :
Plus que vous je fus deſo-
lée,
Luy dit-elle, le jour qu'en
m'éloignant de vous
Je meritay vôtre cour-
roux :
Mais loin de ſoulager nô-
tre commun martire,
Un plus long ſéjour en
ces lieux
Eut rendu le mal encor
pire ;
Ainſi je vous quittay, ne

pouvant faire mieux.
Je plaignois la rigueur de
nôtre destinée,
Lors qu'un peu loin de
mon chemin,
J'entens comme la voix
d'une Femme effrayée.
J'y cours ; au bord d'un
Lac j'apperçois un
Silvain,
Qui perdant tout respect
poursuivoit une Dame:
Je vole, l'épée à la main,
Et d'un revers que je don-
ne à l'infame
Je le mets hors d'état d'ac-
complir son dessein :

La Dame échappa donc:
Chevalier, me dit-elle,
Il ne ſera pas dit que vous
m'aurez en vain
Donné ſecours : Sçachez
que je ſuis immortelle.
J'habite ſous ces eaux, &
j'ay plus de pouvoir
Que toutes les Nymphes
enſemble ;
Vous pouvez demander
tout ce que bon vous
ſemble
Sans crainte de refus. Par-
lez ; vous allez voir,
Si ma juſte reconnoiſſan-
ce,

Pour mon liberateur fera
bien ſon devoir ;
Je n'exigeay de ſa puiſ-
ſance
Ni Sceptre, ni Treſors,
voulant un plus grand
bien ;
Je ne luy demanday pour
toute récompenſe,
Que de vouloir chan-
ger vôtre ſexe ou le
mien.
A peine avois-je expoſé
ma Requête,
Que la Deeſſe l'accorda,
Dans le Lac elle me plon-
gea

Depuis les pieds jusqu'à
la tête.
Admirez de ces eaux l'ef-
fet prodigieux ;
En homme au même in-
stant je me vois trans-
formée,
Jugez combien je fus
charmée,
Disons charmé pour par-
ler mieux.
A ce mot d'abord l'In-
fante fut fâchée,
Croyant que d'elle on se
mocquoit,
Et plus Bradamante affir-
moit,

Et moins l'autre la vouloit croire,
Celle-ci proteſtoit, juroit.

Jurer n'eſt pas prouver,
finiſſons là l'hiſtoire,
Mais je pourrois pourtant
la compter juſqu'au
bout
Oüi, tout peut être écrit
par une plume ſage,
Tout avoit en cecy, pour
but le mariage:
Et mariage couvre tout.

MERCURE GALANT.

IV. PARTIE.

Nouvelles d'Espagne.

Lettre de Saragosse du 12 Juillet.

Le Roy, la Reine & le Prince sont toûjours à Corella, & l'on assure qu'ils y resteront jusques aprés les grandes cha-

leurs, qu'ils retourneront à Madrid.

On a transporté ici cent mille mesures de bled & de farine qui étoient en reserve à Zafaglia dans la Navarre, on va les conduire à Lerida. On a aussi fait transporter à Pampelune les Armes & les Munitions qu'on a apportées de France.

Monsieur le Comte de Muret qui commande les Troupes Françoises qui ont passé en Espagne a attaqué un Corps de Troupes des ennemis qui s'estoit retranché sur la Segre,

les à forcez dans leurs retranchements, en a fait cinq cens prisonniers, en a tué un grand nombre, & pris tous leurs Bagages.

Un Party de Miquelets, s'estant joint à un grand nombre de Volontaires marcherent à Mongon, où le Regiment de Chastillon Cavalerie estoit en quartier, à dessein de le surprendre & de l'enlever; mais les Officiers de ce Regiment en ayant eû avis se preparerent à les combattre. Ils les reçurent avec une si bonne contenance qu'ils les rompirent

en tuerent beaucoup, & firent quatre-vingt prisonniers dont plusieurs furent aussi-tost pendus.

D'autres Lettres portent que le Regiment d'Infanterie de Monsieur de Vendosme estoit complet, qu'il estoit composé de six cens hommes tous vieux Soldats Deserteurs; qu'il en avoit envoyé trois cens à Huesca où commande Mr le Marquis de Villa-Alegré avec son Regiment de Cavalerie; surnommé *de la Mort*, que

ce Marquis avoit depuis défait plusieurs Troupes de Miquelets ou Volontaires dans le Royaume d'Aragon, & entr'autres une de cent Cavaliers & de cent cinquante Fantassins, à Santa-Olalla, qu'il avoit ensuite fait piller & bruler pour punir les Habitans de leur avoir donné retraite; que Don Feliciano de Bracamonte avoit surpris le reste de cette Troupe prés de Quisona, qu'il en avoit tué cinquante & pris dix-huit qu'il fit pendre.

EXTRAIT d'une autre Lettre de Sarragosse du 24. Juillet.

Monsieur de Vendosme ayant esté informé qu'un Corps de Rebelles de Catalans & autres refugiez à Barcelone, devoit s'y embarquer pour aller faire une descente dans le Royaume de Valence afin de tâcher d'y exciter une revolte, il depescha un Courier à Don Francisco Gaetano Lieutenant General qui y commmande, pour l'avertir de se tenir sur

ses gardes. Ces rebelles s'attendoient que dés qu'ils paroitroient, ils seroient joints par plus de cinq cens Bandits avec lesquels ils avoient eu correspondance ; mais ils ne sçavoient pas qu'ils avoient déja esté presque tous tuez, ou pendus, en sorte qu'ils furent tres-surpris lors qu'ayant debarqué à l'embouchure du Xucar, au lieu d'y estre joints par d'autres Rebelles, ils furent investis par des sujets fidelles, de maniere qu'ils furent tous tuez on pris. Trois freres de la Maison Ibañez se sont distin-

guez dans cette action ainsi qu'ils avoient déja fait en plusieurs autres. Ils promettent de maintenir le Royaume en paix avec les troupes qui y sont, & le Regiment qu'ils levent.

Les Troupes de Catalogne occupent toûjours les mesmes postes. On a construit des fours à Puel-Pech afin de pouvoir leur fournir plus promptement le pain.

On a eu la confirmation des troubles qui sont à Barcelone, où l'Archiduc a fait rentrer deux Regiments Allemans

pour ſa ſeureté.

Il y a des Lettres de Salamanque qui portent que quelques détachements de l'Armée d'Eſtramadure s'étoient emparez de Montenaro & de deux autres Châteaux prés de Bragance où l'on a trouvé beaucoup d'armes & de munitions de guerre & de bouche ; que la plus grande partie de la Cavalerie Portugaiſe eſtoit dans la Province de Beyra qui eſt un Pays plus frais que les autres ; & que Mr le Marquis de Bay faiſoit

cantonner ſes Troupes partie dans l'Eſtramadure & partie dans la vieille Caſtille.

Lettre de Corella du 24. Juillet.

Les Miquelets ou Volontaires qui faiſoient des courſes juſques à cinq ou ſix lieues d'icy, ont enfin eſté contraints d'abandonner la Plaine & de ſe retirer dans les Montagnes, le Regiment de Courtebonne en a ſurpris un Corps qui s'étoit joint à deux cens hommes de Troupes reglées

dans la ville d'Arens, & qui étoient commandez par le General Shovel. Il y en a eu un grand nombre de tuez & de pris, & ce General s'est sauvé dans le Chasteau avec environ quatre-vingt hommes; on les a investi, Monsieur le Marquis d'Arpajon est parti de Balaguer avec un Corps de Troupes Françoises pour faire le siége de ce Chasteau, celles qui sont venües du Lampourdan sont en quartier entre les deux Noguera & la Cinca, excepté deux Bataillons qu'on a envoyez à Cervera pour renfor-

cer le Corps que Monſieur le Marquis de Valdecañas y commande. Les ennemis ont poſté un petit Corps au col de Monblanc & un autre au col de Balaguer, à moitié chemin de Tortoſe à Tarragonne. On a eu nouvelle de Barcelone que les troubles qui y regnent ont eſté cauſez par un Livre qui eſt contraire aux Loix & aux Priviléges du Pays, & que les peuples demandent que l'Autheur ſoit puni ſeverement, le bruit court qu'il y eſt arrivé ordre d'Angleterre d'executer le traité que Monſieur de Vendô-

me avoit arresté pour l'échange des prisonniers, que le General Staremberg n'avoit pas voulu ratifier. Le Roy, la Reine & le Prince sont en parfaite santé. Monsieur de Bergheik est arrivé icy, & il a esté tres-bien reçu de leurs Majestez. Le Roy a donné le Gouvernement de la Province de Guipuscoa à Don Augustin de Roblés cy-devant Gouverneur de Cadiz.

Il y a des Lettres de Sarragosse qui portent que Monsieur de Vendosme ayant attiré au service de sa Ma-

jesté Catholique un Colonel de Miquelets, il avoit formé une Compagnie franche de cent hommes deserteurs de son Regiment avec lesquels il fait de frequentes courses, & qu'à la premiere qu'il a faite il a battu un gros Parti de son propre Regiment dont il prit un Capitaine & vingt-cinq hommes qu'il fit pendre.

NOUVELLES du Nord & d'Allemagne,

On continue de publier en Pologne & en Saxe que les Moſcovites s'eſtant approchez de Bender le Roy de Suede s'en eſtoit retiré avec toutes les Troupes qui y eſtoient pour aller au devant du Grand Vizir ; mais celles de Dantzick & de Stetin au contraire, continuent d'aſſurer que Sa Majeſté Suédoiſe les a entierement défaits. Cette

nouvelle eſt trop importante pour en pouvoir parler avant d'en avoir une entiere confirmation.

Il y a des Lettres de Vienne qui portent qu'il y eſtoit arrivé un Officier de la garde du Roy de Suede, chargé de Lettres pour le General Craſſaw. Il dit que l'Armée des Turcs, ſans compter les Tartares ny l'Armée qui aſſiegoit Aſaf, conſiſtoit en cent ſoixante mille hommes; qu'elle eſtoit en marche, ayant le Grand Vizir à ſa teſte; que

ce même Officier avoit apporté à Mr Sternock Secretaire de l'Ambaſſade à Vienne, la réponſe que le Roy ſon Maiſtre fait au Memoire qui luy a eſté preſenté par Mr Jeffreys Miniſtre de la Grande Bretagne; cette réponſe porte que S. M. S. ne fera aucune Paix avec les Moſcovites qu'en y comprenant la Porte Ottomane; que puiſque la convention au ſujet de la Neutralité faite à la Haye a eſté arreſtée ſans ſa connoiſſance ny ſon con-

ſentement, que cette convention luy eſtoit autant deſavantageuſe qu'elle étoit avantageuſe à ſes ennemis, Elle avoit fait déclarer pluſieurs fois par ſes Miniſtres, qu'Elle ne pouvoit ny ne vouloit y eſtre tenuë ; qu'à l'égard de la Navigation & le libre commerce de la Mer Baltique, particulierement dans les Places priſes par les Moſcotes, Elle ne vouloit point y entendre parce que cela eſtoit contraire au Traité de Commerce & à l'uſage

que des Amis ont coutume d'obſerver.

Les Lettres de Dreſden, portent que le Roy Auguſte en eſtoit parti en poſte le 26. Juillet, pour ſe rendre en Pologne, aprés avoir reçû un Courrier qui luy avoit eſté depêché, que le Prince Electoral ſon fils eſtoit allé à Bareith d'où il devoit paſſer à Francfort pour aſſiſter *incognito* à l'Election d'un Empereur.

D'autres Lettres diſent que le Roy de Dannemarck aſſembloit ſon Armée dans

la Plaine de Saxe-Lavembourg ; que ſa Flote avoit enfin mis à la voile & qu'elle faiſoit route vers la Mer Baltique;que quelques Vaiſſeaux Suedois qui croiſoient prés de Bornholm, s'eſtoient retirez à Carelſcroon ; que ces Vaiſſeaux en avoit pris dix ou douze Hollandois qui alloient à Riga ; mais qu'ils les avoient relâchez à condition qu'ils iroient à Dantzick ou dans quelques autres Ports qui n'eſtoient pas occupez par les Moſcovites ; que les

Troupes Suedoiſes s'étoient emparées du Pont de Schwet ſur l'Oder à l'entrée de la Marche de Brandebourg, & qu'elles l'avoient rompu pour empêcher le paſſage des Danois.

EXTRAIT d'une Lettre du Fort-Loüis du 3. Aouſt.

Les Baillages de Landau, de Spire, & de Gumersheim ſont à contribution. Mr le Maréchal d'Harcourt eſt allé avec douze cens chevaux re-

connoiſtre le terrain au-delà du Rhin pour y marquer un Camp, ce qui inquiete fort les ennemis qui ſont toûjours dans leurs meſmes poſtes, il eſt parti de Straſbourg un gros train d'Artillerie & une grande quantité de munitions de guerre, & on a retiré toutes les Troupes qu'on avoit miſes dans les Chaſteaux des environs de Landau.

NOUVELLES de Flandre.

La nuit du 4. au 5. Aouſt

les Ennemis quitterent leur Camp de Betonſart, & décamperent ſans tambours ny trompettes. Milord Marlborough fit filer ſon Armée par derriere le Mont ſaint Eloy, pendant que le Gouverneur de Doüay avec un Corps de ſix mille hommes eſtoit allé occuper le paſſage de la Senſée, & aprés avoir traverſé la Plaine de Lens ils paſſerent la Scarpe prés de Vitry, & la Senſée à Aubigny, & camperent leur droite au Ruiſſeau de Marquion, & leur gauche

à Thun l'Evêque. Mr le Marêchal de Villars ayant esté informé de la route que les Ennemis avoient prise, fit battre la Generale, & marcha à deux heures du matin & fit tant de diligence avec la teste de l'Armée qu'il arriva prés de Cambray, où il fit camper les Troupes à mesure qu'elles arriverent dans une Plaine toute découverte à la vûë des ennemis, qui au lieu de venir l'attaquer, décamperent la nuit du 6. au 7. & passerent l'Escaut sur huit

Ponts

Ponts. Ils mirent leur droite à Hapre ſur la Selle, & leur gauche à Hordain appuyée à l'Eſcaut. Mr le Marêchal de Villars s'étendit vers Cambray, & mit ſa gauche à Vane ſur la Senſée à trois quarts de lieüe de Bouchain, & dans cette diſpoſition l'Armée eſtoit paralelle à la gauche des ennemis. Mr de Broglio avoit marché avec ſa reſerve à Denain entre Valenciennes & Bouchain pour couper aux ennemis la communication avec Douay,

& eut ordre de jetter cinq cens Grenadiers dans cette derniere Place. Mr le Chevalier de Luxembourg estoit entré dans la premiere avec deux Regimens de Dragons. Une partie des Garnisons de Saint Omer & d'Ipres devoit joindre l'Armée avec Mr le Comte de Villars & Mr le Marquis de Goëbriant.

NOUVELLES de Dauphiné.

Lettre de Grenoble du 9. Aouſt.

Les Armées ſont en preſence depuis quinze jours; mais dans une inaction ſurprenante. Il eſt aſſez difficile de penetrer les deſſeins de Monſieur le Duc de Savoye. Il a porté depuis quelques jours ſon Camp depuis S. Piere d'Albigny juſqu'à la plaine de Montmeillan : ſon quartier

est au Chasteau des Marches où il passe son temps à nous observer tranquilement. Et Mr le Maréchal de Bervick, à se retrancher entre le Fort Barreau & Chapareillan; de maniere que ce poste est absolument hors d'insulte. Monsieur de Silly ne l'est pas moins au Pas de la Crotte & des Echelles, & l'on craint peu ou pour mieux dire point du tout pour ces deux entrées. Il y en auroit une autre plus ouverte & moins bien gardée, du costé de S. Genis où l'on n'a pû poster que des Milices.

Cependant les Houſſards n'ont pas encore oſé les attaquers ; comme la Saiſon s'avance & qu'il nous doit arriver des Troupes de differents endroits il y a lieu de croire que Monſieur de Savoye ſe retirera bien-tôt, d'autant plus qu'il ne ſubſiſte dans ſon Camp qu'avec une peine & une dépenſe infinie. Les Convois ne peuvent venir que par le petit Saint Bernard dont les chemins doivent être bien rompus àcauſe des pluyes continuelles depuis quinze jours. Sa Cavallerie a bien de la peine à trouver

assez de fourage dans la Savoye pour y subsister. Le Pain vaut dix sols la livre dans son Camp. Le prix du Foin & de l'Avoine à augmenté icy; mais les autres denrées ont baissé à cause de la grande quantité qu'on y en apporte. Monsieur Dilon est toûjours en Maurienne campé sur les bords de l'Arc & de l'Isere qu'il a garnis de canon dans les endroits guéables. Si la pluye continuë encore quelques jours ces deux Rivieres ne le seront en aucun endroit pendant le reste de l'année. Monsieur de

Medavi mande qu'il est si tranquile dans son Camp qu'il y fait faire un Jardin. On amena hier icy un Ingenieur que l'on surprit en levant le Plan du Camp de Barreau. Nous sommes ici aussi tranquiles que si nous étions en temps de Paix; mais on a eu plusieurs allarmes du costé de S. Genis & du Pont de Beauvoisin; cependant les Houssards n'ont encore osé passer la Riviere de Guiers qui separe la Savoye du Dauphiné.

D'autres Lettres portent que Monsieur de Cadrieu est

campé à l'entrée d'une gorge par o l'on pouroit venir du costé de la grande Chartreuse, & tomber sur Mont-Fleury, & que Monsieur le Maréchal de Bervick faisoit accommoder des passages qui conduisent de son Camp à Briançon afin de pouvoir s'y porter plus promptement en cas de besoin, que Monsieur le Duc de Savoye est malade; qu'il avoit commencé à tomber des neiges au petit S. Bernard; qu'il étoit déja arrivé 8. Bataillons & 4. Escadrons de renfort au Camp de Barreau, que Monsieur le Duc

de Savoye marchoit du côté de du Col de Galibier, & que Monsieur le Maréchal de Bervick s'avançoit pour luy en disputer le passage.

NOUVELLES de divers endroits.

On a appris par les Lettres de Cadix du 10. Juillet, que Mr l'Aigle aprés y avoit amené plusieurs Prises, en estoit party le quatre pour aller croiser vers le Détroit. que le lendemain il avoit attaqué une Fregate Hollan-

doiſe de 36. canons commandée par le Capitaine Jean Hopener ; que le combat avoit duré plus de deux heures , & qu'enfin cette Fregate avoit eſté coulée à fond ; mais que Mr l'Aigle y avoit été tué, ainſi que pluſieurs Officiers & Soldats de ſon équipage. Son Corps a eſté enterré à Malaga avec tous les honneurs dûs à un homme qui s'étoit diſtingué en pluſieurs occaſions cependant le cours de cette guerre.

Le 30. Juillet il parut à

la hauteur de Bayonne une Escadre de 12. Vaisseaux de guerre Anglois revenant de Lisbonne & retournant dans les Ports d'Angleterre. Une heure aprés qu'elle eut fait voile une de nos Fregates amena deux Prises, dont l'une estoit un Bastiment Hollandois qui alloit à Lisbonne chargé de Vins.

Des Lettres de Lisbonne du 17. Juin portent que le Navire Nostra-Señora de Torso, qui marquoit que la Flotte de Pernambuco avoit esté pris le 4. Avril à

15. lieües du Tage par un Vaisseau de guerre François de l'Escadre de Mr du Casse qui avoit mis l'équipage à terre à l'Isle de Madere ; que ce Navire estoit chargé de 450. caisses de Sucre, de 400. rolles de Tabac, de Cuirs, de bois de Bresil, & de 40. mille Crusades tant en argent monnoyé qu'en poudre d'or ; que le Vaisseau qui l'avoit pris, selon le rapport de l'équipage, estoit parti de Brest avec sept ou huit autres dont il avoit esté separé, &

qu'il devoit aller à la Martinique.

Je n'ay pû vous parler plutoſt de la mort de Don Antonio Martin Alvarez de Tolede & Beaumont, Enriquez, de Rivera, Fernandez, Manrique, Duc d'Albe, & de Hueſcar, Comte de Lerin, de Salvatierra, &c. Marquis de Coria, &c. Conneſtable & Grand Chancellier de Navarre, Sommellier de Corps du Roy d'Eſpagne & ſon Ambaſſadeur en France, qui mourut icy le 28. May

en la 41. année de ſon âge. Sa maladie a eſté des plus longues, & elle ne luy a jamais ſervy de raiſon ny de pretexte pour le diſpenſer d'aucuns de ſes devoirs, & ce grand Miniſtre a toûjours ſoutenu d'une égale force le poids d'une Ambaſſade auſſi importante & auſſi laborieuſe. Il y a ſuccombé à la fin, & la mort de Monſeigneur a achevé de l'accabler ; l'intereſt vif & ſincere qu'il y prenoit le fit paroiſtre encore plus ſenſible à cette perte qu'il ne

l'avoit paru à celle de Mr le Connestable de Navarre son fils unique qui donnoit déja de si grandes esperances, & qu'il perdit malheureusement à sa 19e année.

Comme toute la vie de Mr le Duc d'Albe avoit esté une préparation à la mort on n'eut pas de peine à l'y disposer. Sa résignation avoit esté plus prompte que le premier avis qu'on eut pû luy en donner. Quelques heures avant sa mort il fit prier un de nos plus grands Ministres de vouloir

bien luy rendre encore une visite, & de venir recevoir ses derniers adieux. Cet entretien fut touchant de part & d'autre; le mourant parla assez long-temps de choses importantes avec le même esprit, la même force & la même grandeur d'ame qu'il avoit fait dans sa meilleure santé. Enfin il souhaita de recevoir la Benediction de Mr le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris. Son Eminence s'y transporta sur l'heure.

Madame la Duchesse

d'Albe n'a pû avoir dans une douleur auſſi accablante que Dieu pour conſolation. Elle ſe retira ſur l'heure au Val-de Grace. Elle ſe tient toujours dans cette retraite ſi conforme à ſa ſituation. Elle a eſté le modelle des femmes mariées ; elle l'eſt des veuves de ſon rang.

Le Roy d'Eſpagne luy a fait l'honneur de luy écrire de ſa main en langue Eſpagnole la Lettre du monde la plus conſolante. La Reine luy a écrit de même. S. M.

C. a joint aux honneurs qu'elle a fait à cette illuſtre veuve des liberalitez qui honorent en elle la memoire du deffunt. Elle eſt de la grande Maiſon de Poncé de Leon, fille de l'illuſtre Me la Ducheſſe d'Aveiro, & ſœur de Mr le Duc d'Arcos & de Mr le Duc de Baños tous deux Grands d'Eſpagne.

Mr le Duc d'Albe qui n'a rien oublié en mourant a laiſſé par un écrit de ſa main le ſoin & la conduite des Affaires d'Eſpagne en

France : à Mr Don Feliz-Cornejo ſon Secretaire d'Ambaſſade. S. M. C. a confirmé ce choix dans l'interim juſqu'à ce qu'il vienne icy de ſa part un nouvel Ambaſſadeur. Le Portrait en vers de Mr le Duc d'Albe eſt dans la partie des Pieces Fugitives de ce mois-cy.

Charlotte Armande d'Argouges de Rannes épouſe de Guillaume Alexandre, Marquis de Vieuxpont, Lieutenant General des Armées du Roy, & Gouver-

neur de la Ville de Beauvais & du Beauvoisis, mourut le 28. Juin âgée de 36. ans. Elle estoit fille unique de Nicolas d'Argouges Marquis de Rannes, Lieutenant General des Armées du Roy, Colonel General des Dragons, & de Charlotte de Beautru-Nogent qui épousa en seconde nôces Jean-Baptiste Armand de Rohan Prince de Montauban, dont elle est veuve.

Mre N. Chabert Chevalier de Saint Loüis, Chef d'Escadre des Armées Na-

vales du Roy, fils du grand Chabert, eſt mort à Toulon. Il avoit donné dans toutes les occaſions des preuves de ſon courage & de ſa capacité. Il avoit ramené du Sud une Flote d'argent des plus riches qui ſoient jamais venuës de ces Mers. Il arriva heureuſement à Rochefort ſur la fin du mois de Mars de l'année 1709. aprés avoir évité par ſon habileté quatre Eſcadres des ennemis qui l'attendoient ſur ſa route en quatre endroits diffe-

rens. Le Vaisseau du Roy *le Trident* qu'il Commandoit est le premier Vaisseau de guerre qu'on ait vû à la Rade de Lima depuis la découverte de ce Continent.

Marie Loüis Chevalier, Marquis de Sourdeilles, Baron de Feissac, &c. Lieutenant de Roy au Gouvernement de Limosin & de la Marche, est mort dans son Chasteau de la Ganne âgé de 44. ans. Il a esté fort regretté, & particulierement des Pauvres.

Il avoit épousé Marie fille

de Robert Marquis de Lignerac Comte de Saint Chamant d'une des plus illuſtres & de plus anciennes maiſons d'Auvergne.

Sa mere eſtoit de celle des Vicomtes de Sediere, alliée à celles de Noailles, de Gimel, &c. & ſa grande mere eſtoit de celle d'Aubuſſon la Feüillade.

Mr le Marquis de Sourdeilles avoit d'abord pris le party des Armes; mais la mort de ſon pere dont il eſtoit fils unique, l'obligea de quitter le Service.

Catherine de Ribeyre, épouse d'Yves Marie de la Bourdonnaye Seigneur de Cotoyon, Maistre des Requestes & Intendant à Orleans, mourut aux eaux de Bourbon le 24. Juin âgée de 44. ans laissant posterité. Elle estoit fille de Mr de Ribeyre Conseillier d'Etat, & de Catherine Potier fille de Mr de Novion premier President.

Jean Guillaume Frison, Prince de Nassau Stathouder de Frise, fut noyé le 14. Juillet avec le Brigadier

Wilkes.

Wilkes. Il estoit party de l'Armée de Flandre pour aller travailler à l'Affaire de la succession du feu Prince d'Orange qu'il avoit contre l'Electeur de Brandebourg qui estoit venu en Hollande pour la terminer. Il s'embarqua pour traverser le passage de Moerdick, & estant demeuré dans son Carosse à cause de la pluye avec le Brigadier Wilkes, un coup de vent qui survint renversa le ponton. On ne trouva leurs corps que quelques jours aprés.

Ce Prince estoit fils d'Henry Casimir Prince de Nassau & Stathouder de Frise mort le 15. Mars 1686. & d'Amelie fille de Jean Georges Prince d'Anhalt Dessau.

Il estoit né le 4. Aoust 1687. & avoit épousé le 26. Avril 1709. Marie Loüise fille de Charles Landgrave de Hesse Cassel, & de Marie Amelie fille Jacques Duc de Curlande. Il a laissé une Princesse née au mois de Septembre 1710. & sa veuve enceinte.

Les Etats Generaux ont fait un accommodement provisionnel entre l'Electeur de Brandebourg & les heritiers de ce Prince, qui ne doit prejudicier en aucune maniere aux droits des Parties; il porte que S. A. E. joüira par provision de la Maison de la vieille Cour à la Haye, de la Maison du Bois, de Honslardick, de Dieren & de quelques Terres qui valent six mille florins de rente à quoy on en ajoutera vingt-quatre mille pour faire la somme

de cinquante mille florins par an ; ſur leſquels on en retiendra dix mille pour l'entretien de ces Maiſons, & cela outre les biens dont il joüit déja ; que la Princeſſe veuve, en qualité de Mere & de Tutrice de ſon enfant ou enfans, joüira de la Maiſon de Loo ; de la ſomme de cinquante mille florins par an, qui ſera priſe ſur les biens de la ſucceſſion, & une ſomme de cinquante mille florins une fois payée; & que ſix mois aprés l'accouchement de cette Prin-

cesse elle envoyera des Plenipotentiaires pour terminer les pretentions de part & d'autre.

Madame la Duchesse de Berry estant accouchée avant terme le 21. Juillet d'une Princesse qui mourut en même temps, on porta son corps à Saint Denis le 23. Il y fut accompagné par Mc la Duchesse de Beauvillier & par Mc la Marquise de Chastillon, & il fut inhumé par Mr l'Evêque de Séez premier Aumônier de

Monſeigneur le Duc de Berry.

Charles Claude, Sire & Comte de Breauté, Marquis du Hotot, &c. Maiſtre de la Garderobbe de S. A. R. Philippe petit fils de France Duc d'Orleans, mourut le 22. Juillet en ſa 46. année.

Anne Geneviéve Charrier épouſe de Charles Ceſar Leſcalopier Maiſtre des Requeſtes, & Intendant du Commerce & de la Generalité de Châlons, mourut le 24. Juillet.

Anne le Maiſtre, épouſe

de Marc Anne Goiſſard Seigneur de Montſabert, Baron de Toureil, &c. Conſeiller au Parlement, mourut le 26. Juillet.

Michel François de Bethune Comte de Charoſt mourut le 26. Juillet dans ſa ſeiſiéme année. Il eſtoit fils d'Armand de Bethune Duc de Charoſt & de Catherine de Lamet ſa ſeconde femme.

Jean Baptiſte Jacques Ollier Marquis de Verneüil, Seigneur de Preau Maiſtre de la Garderobbe de feuë

S. A. R. Monſieur Frere unique du Roy, mourut le 27. Juillet âgé de 50. ans. Il eſtoit Gouverneur de Domfont.

Henry Charles Arnauld Comte de Pomponne, mourut le 27. Juillet âgé de 14. ans 7. mois. Il eſtoit fils de Nicolas Simon Arnaud Marquis de Pomponne, Sire Baron de Ferrieres, Chambrois, Auquiville, Marqnis de Paloiſeau, &c. Brigadier des Armées du Roy; Lieutenant General & Commandant pour Sa

Majesté aux Provinces de l'Isle de France & Soissonnois ; & de Constance de Harville Paloiseau.

Le Pere Jean de la Roche, Prestre de l'Oratoire fameux Predicateur, mourut le 28 Juillet.

François d'Anglure de Bourlaymont, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, qui avoit été nommé à l'Evêché de Pamiers en 1681. qui s'en étoit démis en 1685. sans avoir esté Sacré, & qui fut nommé à lors Abbé de Saint Florent

de Saumur, mourut le 27. Juillet. Il étoit fils de Nicolas Marquis de Bourlaymont, Gouverneur de Stenay.

Gaſpart-Claude Nolet, Docteur en Thologie de la Faculté de Paris & Chanoine de Noſtre-Dame, mourut le premier Aouſt âgé de 53. ans.

Mr le Cardinal de Noailles, a donné ſon Canonicat à Mr l'Abbé Vivant, ſon Grand Vicaire & Penitentier de l'Egliſe de Paris, ci devant Curé de S. Leu; ſon meritee eſt

connu de tout le monde.

Alfonce de Bonne de Crequi Duc de Lesdiguiéres, Paire de France, mourut le 5. Aoust âgé de 85. ans. Son Corps a esté porté aux Carmelites de S. Denis en France, où a esté inhumée Anne du Roure sa mere, qui mourut le 18. Février 1686. & qui étoit veuve de Charles Sire de Crequi & de Canaples, Mestre de Camp du Regiment des Gardes; mort de la blessure qu'il reçut au siege de Chambery la nuit

du 14. au 15. May 1630. & qui étoit ſecond fils de Charles Sire de Crequi Duc de Leſdiguiéres Maréchal de France. Celuy qui vient de mourir avoit épouſé à l'âge de 75. ans le 12 Septembre 1702. Gabrielle Victoire de Rochechoüart fille de Loüis Duc de Vivonne Pair & Maréchal de France, & d'Antoinette de Meſmes, dont il n'a point eû d'enfans.

Marie Anne Picques, épouſe de Loüis Gabriel Portail, Chevalier Seigneur

de Fresneau, & au paravant veuve de François Pajot Seigneur de Cordon, mourut le 6. Aoust âgée de quarante-six ans, sans laisser de posterité de ses deux alliances.

Florent de Masparault, Marquis du même lieu, mourut le 7. Août.

Nicolle Miron, veuve de Daniel Jacquinot, Seigneur des Pressoirs, mourut le 9. Aoustâgée de 85. ans.

Claude le Pelletier Conseiller d'Etat ordinai-

re ; President Honoraire du Parlement, Ministre d'Etat, cy-devant Prevost des Marchands, Contrôlleur General des Finances, & sur-Intendant des postes mourut le 10. Aoust en sa 81. année. Il y avoit déja long-temps qu'il s'étoit retiré du Monde ; & qu'il ne s'ocupoit qu'à des œeuvres de Pieté, & particulierement à soulager les Pauvres.

Monsieur de Canaples, ancien Commandant de la Ville de Lyon dont on vient

de parler, avoit pris le nom de Lesdiguiéres, & c'est luy qui étoit le dernier de cette Maison. Il avoit douze mille livres de pension de la Ville de Lyon; comme Commandant, dont il s'en estoit reservé neuf mille, lors qu'il se démit de ce Commandement en faveur de Mr de Rochebonne en luy laissant les trois autres mille livres. Depuis la mort de Mr de Canaples la pension de neuf mille livres qu'il s'étoit reservée sur celle de douze que fait la

Ville au Commandant ; a esté donnée à Monsieur le Duc de Villeroy.

Depuis la mort de Monseigneur, le Roy a acordé à Madame la Dauphine, la Nef, le Cadenas, le Bâton de Maistre d'Horel & la Musique. Elle mangea pour la premiere fois à son grand Couvert comme Dauphine le 8. Aoust, & elle fut servie par Monsieur le Marquis de Vilacerf son premier Maître d'Hostel ; & le 10. elle fut servie aussi à son grand Couvert par Mr de la Croix

ſon Maître d'Hoſtel. Il ſe rendit à la bouche avec ſes Officiers, lava ſes mains; le Contrôlleur & le Gentilhomme ſervant les lavetent enſuite; l'Ecuyer ordinaire de la Bouche luy preſenta une Aſſiette ſur laquelle il y avoit des Mouillettes de pain; il en prit deux avec leſquelles il toucha tous les Mets les uns aprés les autres; il en donna une à manger à l'Ecuyer de la Bouche, enſuite il prit ſon Baſton des mains de l'Huiſier du Bureau qui l'y avoit apporté,

puis la marche commença en cet ordre. Un Garde du Corps du Roy ayant la Carabine ſur l'épaule ; un Huiſſier de Salle & un Huiſſier du Bureau ; Mr de la Croix marchoit derriere eux, ayant ſon Baſton de Maiſtre d'Hoſtel à la main. Uu Gentil-homme ſervant & le Contrôlleur portant chacun un Plat, l'Ecuyer de la Bouche & les autres Officiers de la Bouche en portant auſſi chacun un, marchoient enſuite. Lors qu'ils furent arrivez à la Salle

où estoit le prest, Mr de la Croix vit mettre tous les Plats sur la Table, où un Gentil-homme servant qui étoit de Garde au prest, fit un nouvel essai de chaque Plat: & donna la Moüillette dont il avoit fait l'éssai à chacun de ceux qui avoient porté les Plats, aprés quoy Mr de la Croix les vit mettersur la Table par les Gentils-hommes servants.

Il alla ensuite, ayant son Baston à la main, avertir Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine,

puis il revint à la Table où il attendit Monſeigneur le Dauphin. Dés qu'il parut il mit ſon Chapeau & ſon Baſton entre les mains du Chef de Gobelet, & preſenta à ce Prince une ſerviette moüillée qui étoit entre deux Aſſiettes d'or pour ſe laver les mains ; il prit enſuite une autre ſerviette moüillée auſſi entre deux Aſſiettes d'or qu'il preſenta de meſme à Madame la Dauphine. Un Gentilhomme ſervant preſenta une autre ſerviette

mouillée aussi entre deux assiettes, à Madame, qui mangea pour la premiere fois avec Madame la Dauphine à son grand couvert.

Alors Mr de la Croix reprit son Bâton & son Chapeau, & retourna à la bouche precedé seulement d'un Garde du Corps & des deux Huissiers. L'essay du second service ne se fit point à la bouche; mais au prest où estoit la Nef. Il se plaça ensuite au costé droit du Fauteuil de Monseigneur le Dauphin où il resta pendant

tout le repas ayant toûjours son Bâton à la main ; les Gentilhommes servants firent le Service de même que chez le Roy.

Il y avoit à ce repas une tres grande Assemblée de Dames ; il y en avoit treize qui avoient le Tabouret, les autres estoient debout. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine tinrent ensuite un Cercle de Dames comme chez le Roy aprés son soupé ; Ceremonie qui se fait pour les remercier.

Morts, *dont on ne vient que d'estre informé, & dont on parlera le mois prochain.*

J. B. le Févre de la Barre. Me la Princesse de Furstemberg. J. G. de Courchamp. J. Phelyppeaux. Mr de Flavacourt. Mr le Maréchal de Boufflers. Mlle de Neufchastel.

BENEFICES.

Le Roy a donné l'Evêché de Rennes à Mr l'Abbé de Sanzay. L'Abbaye de Saint Florent à Mr l'Evêque de Vence. L'Abbaye de la Creste à Mr l'Evêque de Limoges. L'Abbaye de

l'Abbaye de Montiersramey, à Mr l'Abbé d'Antin. l'Abbaye de Theuley, à Mr l'Abbé de Trudenne. l'Abbaye de Laumonne, à Mr l'Abbé Martinau de Princé. l'Abbaye de Bonnevaux, à Mr l'Abbé Carpinel. l'Abbaye de la Vernusse, à Mr l'Abbé Berjavel. l'Abbaye de Saint Loup, à Me de Chastillon.

On parlera plus amplement de ces Benefices le mois prochain.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE